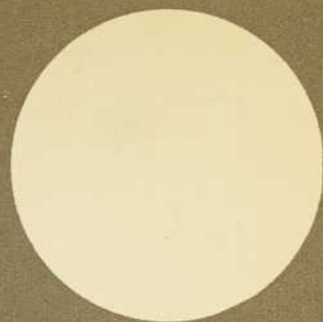


PER

- 10

# la barre du jour

Novembre, décembre 1976



53



# LA BARRE DU JOUR

Novembre  
Décembre 1976

Numéro 53

---

**secrétaire de la rédaction:**

Jean Yves Collette

**comité de rédaction:**

Marie Francine Hébert, Jano Saint-Pierre  
Bernard Tanguay, Gleason Théberge

**distribution exclusive:**

Librairie Québec-Amériques,  
1688 rue Saint Denis,  
Montréal, Québec,  
(514) 843-5873

**toute correspondance doit être adressée:**

La Barre du jour,  
Casier postal 131,  
Succursale Outremont,  
Québec, H2V 4M8,

Les auteurs des textes que nous publions sont les seuls responsables des opinions qu'ils émettent. Les textes soumis à la revue seront remis sur demande s'ils sont accompagnés d'une enveloppe affranchie

**toute reproduction interdite**

---

dépôt légal - quatrième trimestre 1976  
Bibliothèque nationale du Québec.

PER  
B-10/s

## SOMMAIRE

---

3. **LUCIE OU LE PLAISIR  
DE GRANDIR LENTEMENT**  
Jano Saint Pierre
14. **QUATRE CHANSONS DE 72 À 76**  
Pierre Huet
20. **L'INCROYABLE PROCÈS DE BUDDY  
COCOMBE**  
Bernard Tanguay et Jeannot Delcourt
34. **CHRONIQUES**  
Hervé Bergeron
49. **SEX O'CLOCK**  
Pauline Harvey
62. **POÈMES**  
Marie Bélisle
71. **POÈMES**  
Denis Chassé



REVUE DE LA BIBLIOTHÈQUE

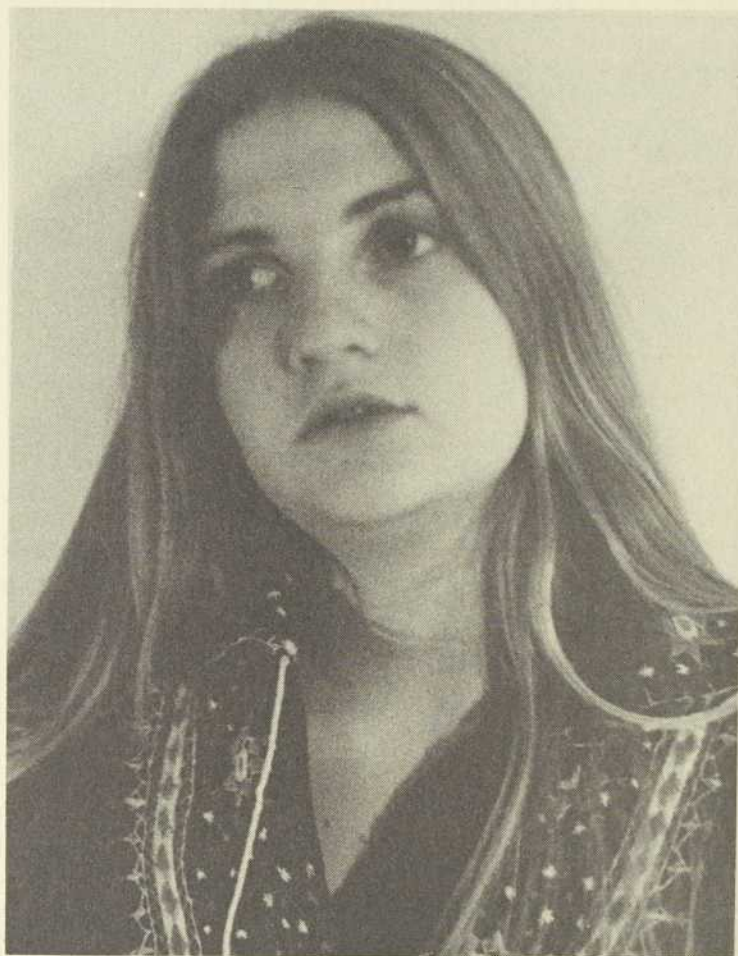
1975  
N° 1

COMMISSIONS

1	DE GRANDIR L'ÉTENDUE DE LA BIBLIOTHÈQUE
14	QUATRE CHAÎNES DE LA BI
20	COOMBE
24	CHRONIQUES
48	REVUE DE LA BI
52	REVUE DE LA BI
71	REVUE DE LA BI

LUCIE  
OU LE PLAISIR DE GRANDIR  
LENTEMENT

Quand la cruauté survient. La cruauté des transitions difficiles. Il faut pouvoir décider d'être tendre avec soi-même. Le prochain bonheur se nourrira de cette cruauté s'il y a eu de la tendresse à l'instant du *passage*.



Lucie a de drôles de regards, aujourd'hui. Lucie a le regard perplexe, et même éveillée, cela lui fait faire de mauvais rêves. Elle *jongle* à partir de ce qu'elle voit... à propos du bruit que font les portes en se fermant avec impatience, ou en s'ouvrant avec incertitude. Elle rêve sur les mille et une façons *d'entrer en contact* en ne touchant à rien, ni à personne.

Lucie hésite. Lucie hésite beaucoup.

Elle ne s'est pas levée du pied gauche ce matin. La journée a commencé sans aucune maladresse. D'habitude, le corps de Lucie trouve facilement son équilibre dans une journée sans histoire, banale, définie simplement par une quantité plus ou moins grande de gestes anodins ... mais pas aujourd'hui. C'est un curieux lendemain de la veille.

C'est un jour de repos, avec, au centre, l'impossibilité de trouver la paix.

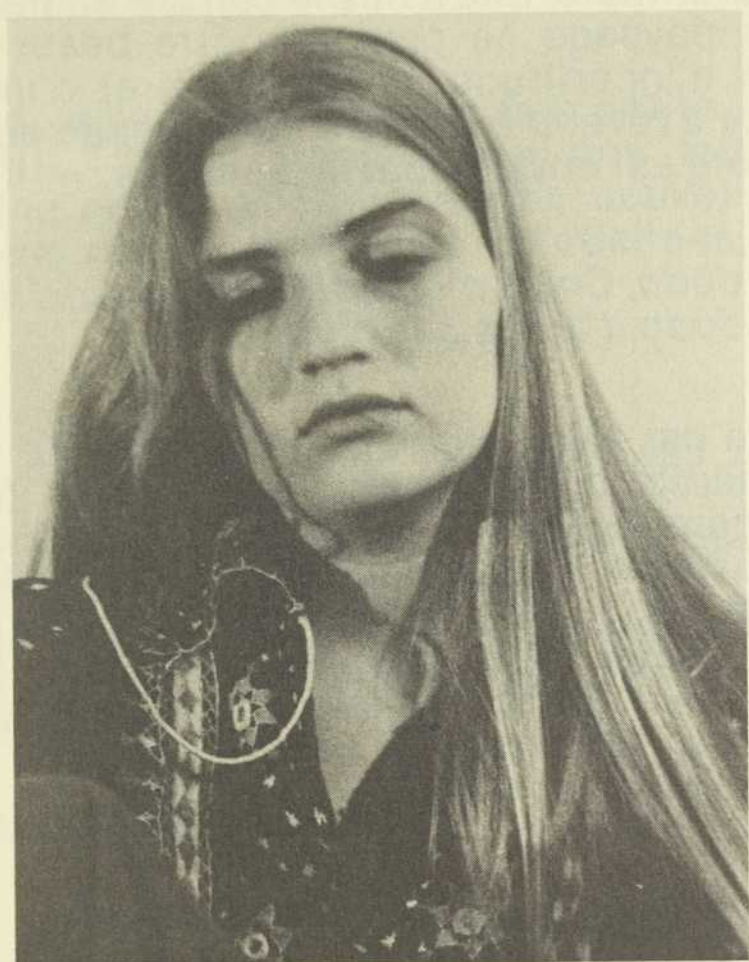
**Bon sang! Ça s'peut pas que j'reste là à rien faire! Faudrait que j'me grouille... Qu'est-ce que je fais?... Merde!... J'vais finir le ménage, tiens! Ça f'ra une affaire de faite!... Boffff!... Au moins j'aurai fait ça...**

Depuis quelques jours, Lucie met du temps, de plus en plus, entre elle et elle. Elle met du temps pour ne pas se dire à elle-même qu'elle voudrait se parler, tranquille, toute seule, pendant que c'est le moment, pendant que l'atmosphère est suffisamment ambigu... avant que les autres interviennent efficacement pour occulter ses inquiétudes, pour lui rendre la vie *simple à comprendre* et pour la rassurer. Lucie aime bien se faire bercer alors qu'en fait, elle a envie de savoir.

Elle tourne autour de son âme, doucement, glissant sur ses soupirs, sans s'énerver. La blessure qu'on lui a faite est patiente.

Lucie ruse avec Lucie jusqu'à ce que les larmes aient fait tout le chemin voulu. Et finalement, le vrai chagrin arrive au beau milieu du jour, désamorçant ses rituels, désamorçant... même sa panique.

**Ben, dis-moi pas que j'vais m'mettre à brail-  
ler!... Qu'est-ce que j'ai, donc!... Une vraie  
folle!... C'est-tu bête!... Maudit!... Franche-  
ment!, non, mais franchement!... Aie! Chus  
folle!...**



Lucie a honte. Vraiment honte. Elle vient de se détourner comme un avion dans une direction épouvantable. Elle a mis le cap sur sa fragilité, et le paysage ne peut pas être beau: il est plein d'incertitude, de désarroi, et d'impuissance à revenir en arrière. Le paysage est *fou*, la route est envahie par la démence.

*Fais dodo, Colas mon p'tit frère  
Fais dodo, t'auras pas bobo...*

Lucie est *folle*: elle n'est plus capable d'être gagnante, d'être heureuse, d'être *en forme*. Au marché des échanges, le bonheur est une valeur sûre. Le *bonheur-symptôme-de-bonne-santé*. Or, Lucie voit l'image de sa force se réduire aux traits fatigués et tristes de son visage. Lucie est un clown pris aux pièges des regards... un clown qui se sent obligé de refermer ses bras et d'éteindre ses yeux.

*C'est la poulette grise qui pondait dans  
l'église.  
des oeufs de patience, de connivence, avec  
le temps.*

La folie de Lucie, ce sont ses excès contrôlés, et surtout, surtout, l'effort naïf qu'elle fait pour les récupérer. Son coeur malicieux lui joue des tours, il demande qu'on limite les échanges. Donc, d'un jour à l'autre, Lucie se détache de ses amours: au fond, derrière ses hésitations sa peur est si grande que l'âme de Lucie en devient cardiaque. La survie de tous les coeurs dépend du rythme des palpitations

et les *palpitations-sous-contrôle* sont en train de devenir pour Lucie des palpitations aïgues et douloureuses.

**Voyons, voyons, je suis plus une petite fille, sapristi!... Tiens, j'veais écrire une lettre... Claudine attend encore de mes nouvelles... Ça traîne depuis longtemps c't'affaire-là, pis ça va m'changer les idées...**

*Chère Claudine,*

*aujourd'hui je ne me sens pas bien, mais je t'écris quand même parce que ça fait bien longtemps que je veux le faire et que j'ai jamais trouvé le temps. Savais-tu que j'me suis acheté un tourne-disque? Je passe mon temps à écouter de la musique, c'est le fun. Hier je suis allée...*

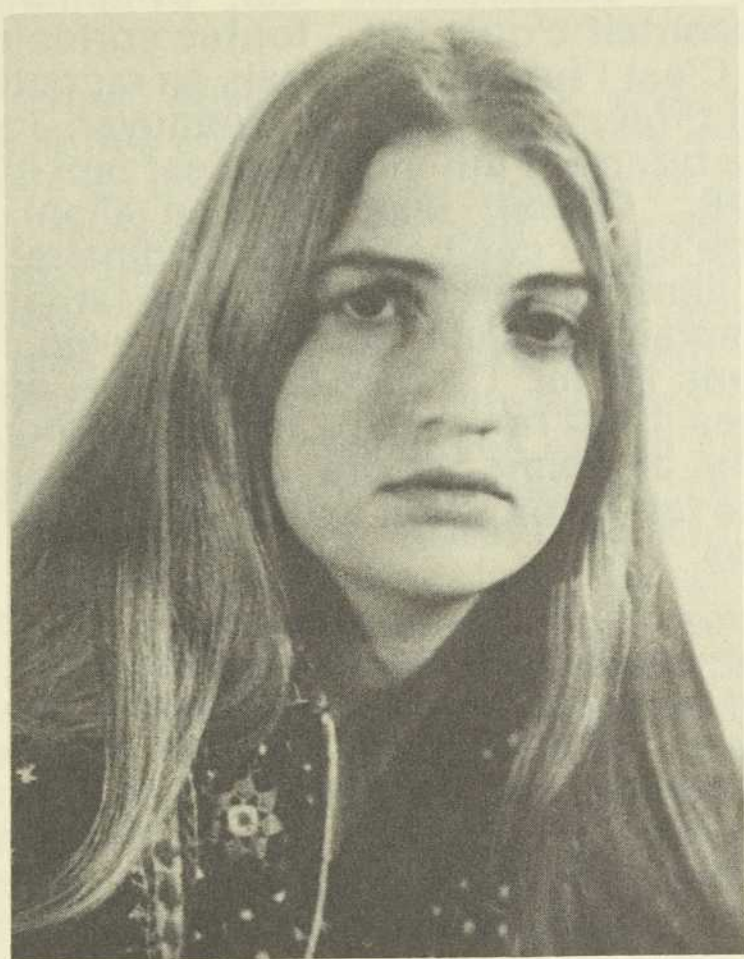
**Je suis fatiguée, maudit!**

Et Lucie se remet à pleurer, à pleurer, à pleurer... avec tant d'abandon que ça ne peut plus être interdit. Elle pleure parce qu'elle ne peut pas faire autrement, par petits coups, en se mettant parfois l'index dans la bouche pour le mordre et jouer avec son ongle. Cette fois-ci il n'y avait rien à faire pour que Lucie se ligote avec une camisole de force. La petite fille est revenue. La petite fille est revenue fermer la porte des grands magasins, les jouets ne servent plus, le plaisir n'est plus à vendre. Vers la fin de l'après-midi, avant la nuit, après la peur, la conscience était au rendez-vous. La douleur n'a pas été sage et ne s'est pas tenu bien tranquille.

Lucie se rappelle avoir donné à quelqu'un quelque chose de merveilleux.

Y m'a rien dit. Y m'a rien rien dit... Pourtant, misère, y avait pas le droit de faire ça. Y avait pas le droit de s'taire... Je l'avais pas vu depuis au moins un an et demi, si c'est pas plus. J'étais folle comme un balai de le revoir. J'me suis mis une belle blouse, tout le *kit*. J'ai dit à Francine de pas m'attendre même si j'devais l'aider à finir sa jupe. J'flottais au-dessus d'la rue. J'chantais la chanson de Bernard: *Au matin, quand tu passes en courant d'air au dessus de mon lit...* Une vraie folle... tout ça parce qu'après si longtemps, on se revoyait. On s'aime bien depuis longtemps, on se revoyait. On s'aime bien depuis longtemps. D'ailleurs, c'est peut-être le plus ancien de mes amis. Mais ça change rien, même avec ses yeux magnifiques, bien ouverts, y m'a rien dit. Moi non plus. J'sais pas pourquoi... j'sais pas trop pourquoi.

Il m'a demandé ce que je faisais. Il m'a demandé de mes nouvelles. Moi, j'avais pas envie de parler que de ça. J'fais rien ces temps-ci parce que c'est comme ça. C'est tout. Pleurer en tous cas, c'est pas faire quelque chose. J'voudrais cesser d'm'agiter un peu partout.



Je lui ai parlé de mes chats, de mes plantes, de mes amis, un peu... j'me débrouillais mal avec la conversation. Lui, évidemment, y m'racontait c'qu'y fait... toutes sortes d'affaires! C'est l'fun pour lui, mais en racontant ça, c'est drôle, y avait l'air de s'ennuyer. J'ai trouvé ça bizarre! Peut-être que c'est moi qui l'ennuyait... Ooooh! Mais en s'en allant y m'a donné un de ces becs! Extraordinaire! Il m'a pris dans ses bras, pis... c'était fantastique! On aurait dit qu'il me prenait avec lui, en dedans de lui. Ce gars-là est doué pour les gestes, c'est rare que tu vois ça du monde de même. Je l'aime encore, c'est bien sûr, malgré le fait qu'on s'voit seulement de temps en temps.

C'est pareil avec François: *Allô, salut, comment ça va, qu'est-ce que tu fais d'bon?... Je t'aime...* Pis y a rien qui s'passe. Je m'en fous de c'que tu fais. Je t'aime, c'est tout, tu es différent. J'aimerais ça que tu le saches et j'aimerais ça me le faire dire des fois, moi-aussi. Avec bien des gens les choses n'arrivent pas à être claires. Y a pas seulement moi qui hésite... tout l'monde hésite, on dirait! Mais je suppose qu'on ne peut pas trop en demander... c'est déjà beaucoup que d'se connaître.

En tous cas, j'me f'rai plus avoir! C'est fini la bêtise des circonstances et la tragédie du mutisme. La prochaine fois, quitte à faire un scandale, j'vais parler pour que ça serve à quelque chose! Ou bien, j'reste ici, pis j'sors pas. J'aime ça ici, j'me sens bien. Chez moi, c'est chaud. On a pas besoin de compliquer les choses.

Lucie parle à *Ti-Poil*, son chat, de celui qui lui a fait mal et des conséquences du silence... en général.

**J'ai tellement envie d'me dire: *Y s'passera avec les autres c'qu'y veulent bien qu'y s'passe. Je fais du sémaphore à longueur de journée pis, franchement, au bout du compte, l'interprétation de mes messages est plutôt inquiétante. Faudrait que j'pense à laisser tomber mes drapeaux. Mais j'ai pas l'goût, j'ai vraiment pas l'goût d'me r'trouver avec une bande de paresseux malhabiles qui se r'gardent comme des chiens d'porcelaine. Le silence est long, ben long quand il devient un abri. Si chacun pouvait devenir le metteur en scène de sa propre parole, on aurait jamais l'temps de s'ennuyer. C'est vrai qu'on peut pas tirer sur une fleur pour qu'elle pousse... mais, comme dit Hélène, on peut lui donner de l'engrais pour qu'elle pousse mieux. De toutes façons, j'ai pas à décider de changer ma vie aujourd'hui. A part ça, j'ai faim... y commence à être tard... faut que j'finisse ma lettre.***

Et Lucie décide, mine de rien, de laisser tomber le scoutisme de ses sourires séduisants pour de nouveaux regards. Des regards de navigateur en haute mer... sans l'ombre d'un doute. Avec la tranquillité, au centre de l'oeil.

## QUATRE CHANSONS DE 72 À 76

Pierre Huet

*Pierre Huet est né en 1949. Il fut membre de la défunte **Quenouille bleue**; il est membre, en sa qualité de faiseur de textes, de la **Coopérative Beau dommage**. Il est également animateur culturel à l'Université de Montréal, où il y organise annuellement le **Festival international de la bande dessinée de Montréal**.*

*Voici quelques chansons inédites. Certaines sont d'anciennes chansons de Beau Dommage, peu susceptibles de se voir endisquées, mais que j'aime bien. D'autres verront le jour éventuellement. Avec leurs rimes et leur métrique, leur narration, elles feront un drôle de ménage avec les poèmes qu'on trouvera ailleurs dans la revue. J'espère qu'il n'y a pas matière à ennui. Ce brave homme de Bernard Tanguay me dit qu'il trouve injuste que les textes de chansons ne soient pas considérés comme poésie. Dans des astinations qui nous mènent tard dans la nuit, nous parlons de poésie, de chansons, d'art populaire ou d'élitisme ou d'ésotérisme, etc... Je crois que l'auteur de chansons porte le poids du paradoxe d'être populaire; il choisit un médium populaire pour parler au monde vite et bref; il porte par ailleurs l'opprobe de l'amuseur public. C'est pas bien grave. D'ailleurs tout ceci ne poserait pas de problème si La chanson de Roland avait été un succès en 45 tours.*

P.H.

## C'EST SAMEDI SOIR

A Montréal pis d'ins villages et les villes  
Où y'a des clubs des bars-salons ou ben des grills  
On s'habille bien comme si c'était dimanche matin  
C'est samedi soir

Si par hasard on est l'aut'bord d'la clôture  
Si on est l'genre qu'on appellerait contre-culture  
On s'habille comme on peut pis on descend dans l'Vieux  
C'est samedi soir

Le samedi soir c'est un miroir brillant dans l'noir  
Le samedi soir c'est un trente sous lancé d'ins airs  
Pile t'as du fun face t'en as pas  
Mais si tu perds faut pas s'en faire  
Tu te r'prendras la prochaine fois

Combien d'épouses combien de veuves du hockey  
Regardent leurs frères et leurs maris d'avant la t.v.  
Vider à deux une caisse de douze... Vas-y Lemaire!  
C'est samedi soir

Dans leurs autos qu'y ont l'air de chattes en chaleur  
Les gars d'char s'es coins d'rue font crier leur moteur  
Pour dire au monde qu'ils sont tout seuls ou ben plusieurs  
C'est samedi soir

Le samedi soir c'est un miroir dans l'noir  
Le samedi soir c'est un trente sous lancé d'ins airs  
Pile t'as du fun face t'en as pas  
Mais si tu perds faut pas s'en faire  
Tu te r'prendras la prochaine fois

A salle de danse le gars là-bas aimerait ben  
Connaît' la fille qui à seize ans en paraît vingt  
Sont du même âge ça fait qu'a l'trouve trop jeune pour elle  
C'est samedi soir

Pendant c'temps-là des gens comme moi vont aux vues  
En espérant trouver aut'chose qu'un film de cul  
Des films d'amour des films de peur on peut tout croire  
C'est samedi soir

Le samedi soir c'est un miroir brillant dans l'noir  
Le samedi soir c'est un trente sous lancé d'ins airs  
Pile t'as du fun face t'en as pas  
Mais si tu perds faut pas s'en faire  
Tu te r'prendras la prochaine fois

Oublie tous ceux qui t'ont usé les nerfs hier  
Surtout pense pas au calme plat que s'ra dimanche  
Pour une soirée la semaine ouvr' ses deux mains blanches  
C'est samedi soir

(Huet-Bertrand)  
co. Bonté Divine 76.

### J'IRAI LA VOIR UN JOUR

Y'a une fille queq'part  
Elle a des yeux en or  
Ses cheveux sont en velours  
j'irai la voir un jour

A peut veiller très tard  
A dit les choses pas fort  
A peut parler aux sourds  
J'irai la voir un jour

J'avais un chien, un camion rouge l'a écrasé  
Je l'ai pas vu, c'est un voisin qui m'la conté  
Ce voisin-là, M. Tremblay, c't'un drôle de gars  
I parle tout seul i vit tout seul dans un grand bas

C'est comme sa femme, a reste pus là, je l'aimais ben  
A m'appelait Pit a m'envoyait acheter du pain  
A m'invitait à boire du vin moi j'voulais pas  
Soit qu'est partie soit qu'il l'a tuée moi je l'sais pas...

Sa main touche à ton corps  
Comme un enfant qui dort  
C'est vrai j'ai l'sommeil lourd  
J'irai la voir un jour...

Y'a une fille queq'part  
Elle a des yeux en or  
Ses cheveux sont en velours  
J'irai la voir un jour...

(Huet-Rivard)  
co. Bonté Divine 72

## JACK L'ÉVENTREUR

Jack l'éventreur tuait les femmes  
Il s'attaquait aux filles de vie  
Les laissaient mortes dans une ruelle  
Et s'éloignait dans la nuit

Pendant que Londres s'éveillait  
Jack regagnait doucement sa chambre  
Et l'Angleterre se découvrait  
Soudain une ville entre les jambes

On accusa un noble un prêtre  
Plusieurs médecins et même une dame  
Mais peu importe qui Jack était  
C'était l'ennemi de toutes les femmes

Jack est sorti encore ce soir  
Il veut encore faire la cour  
Comprenez bien ses souffrances  
Il a l'couteau plus grand qu'la panse

Il marche seul en silence  
Une femme est là devant lui  
Elle marche seule comme d'autres dansent  
C'est sa façon d'gagner sa vie

Jack s'en approche lui offre un verre  
S'approche encore lui offre un lit  
Qu'elle gardera la nuit entière  
Cont' cinq minutes avec lui

Et elle y va, il faut bien vivre  
Même s'elle a peur qu'il lui arrive  
Comme à ses soeurs de la nuit  
Que l'éventreur a suivi

Jack a trouvé une fiancée  
En cinq minutes il l'a tuée  
Ainsi finit la vie d'une femme  
Par une caresse en forme de lame

Et Jack s'éloigne du bout des pieds  
Heureux comme un nouveau marié  
En laissant morte dans une ruelle  
Une autre épouse qu'il sait fidèle...

(Huet)

co. Bonté Divine 75.

## LE VENT DE LA VILLE

J'ai rencontré Diane hier  
A lâche sa job de secrétaire  
'A ramassé tout son argent  
Elle part vivre en Europe a sait pas jusqu'à quand

Elle dit "Queq' chose est mort en moi  
Un jour dans un métro d'cinq heures  
J'm'en vas ailleurs mais j'vais rev'nir  
Quand j'pourrai r'garder en pleine face c'qui m'fait  
partir"

Le vent du coeur même de la ville  
Chasse vers ailleurs ce que la ville a de meilleur  
Le vent du coeur saisit nos gens  
Et les disperse aux quatre vents

La dernière fois que je l'ai vu  
Jean-Pierre partait vivre au Mexique  
Y'en pouvait plus, comme i disait  
De s'battre cont'six mois d'neige pis 15 millions d'anglais

Moi qu'est naïve j'y ai d'mandé  
"Tu penses pas qu'tu vas t'ennuyer?  
I m'a dit non, chu habitué,  
J'me t'nais dans l'ouest d'la ville, ça m'fait plus peur l'exil..."

Le vent du coeur même de la ville  
Chasse vers ailleurs ce que la ville a de meilleur  
Le vent du coeur saisit nos gens  
Et les disperse aux quatre vents

Mais le vent peut tourner, je l'sais  
Pis mes amis le savent aussi  
Tous ceux qui partent ont à partir  
I vont r'venir, tout l'monde revient un beau matin

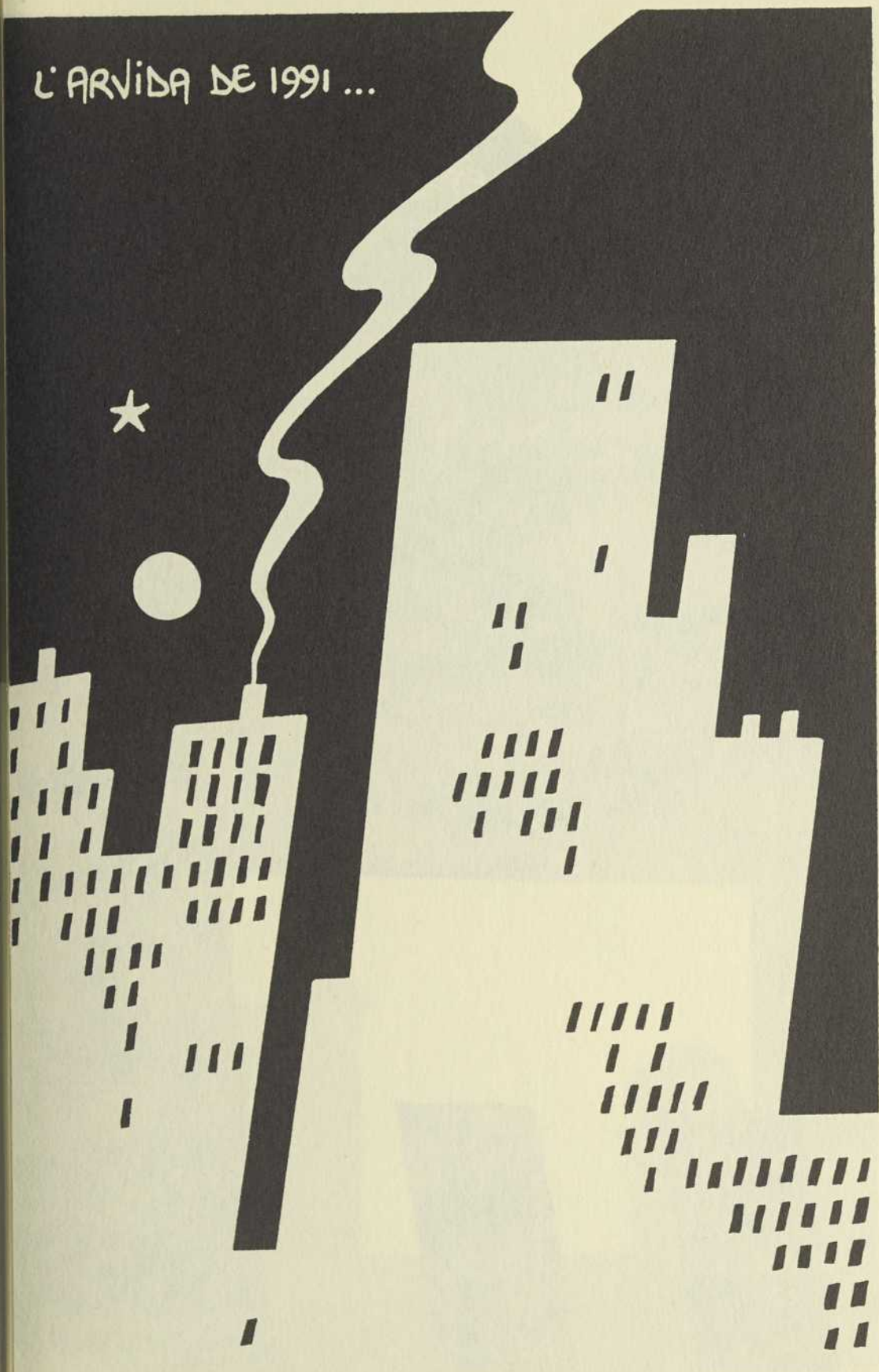
I faut aller au bout d'sa corde  
Pour voir la main qui nous retient  
La ville te blesse il faut la mordre  
Elle qui t'écrase ce soir t'appartiendra demain.

(Huet-Hinton)  
co. Bonté Divine 76.



L'INCROYABLE  
PROCÈS DE  
BUDDY COCOMBE !

L'ARVIDA DE 1991 ...

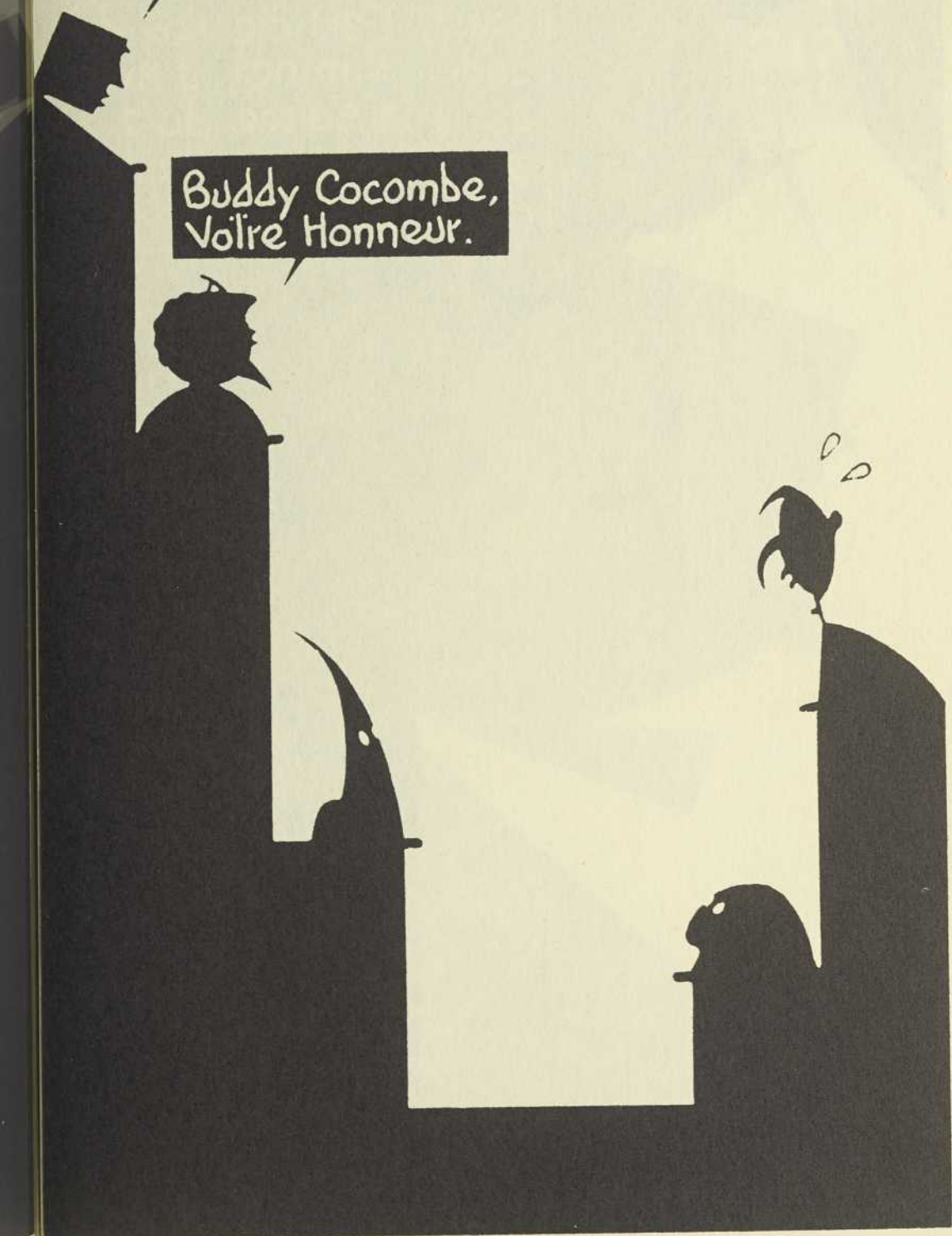




... ET SON PALAIS DE JUSTICE.

QUI EST L'ACCU.  
SÉ, GREFFIER?

Buddy Cocombe,  
Voire Honneur.



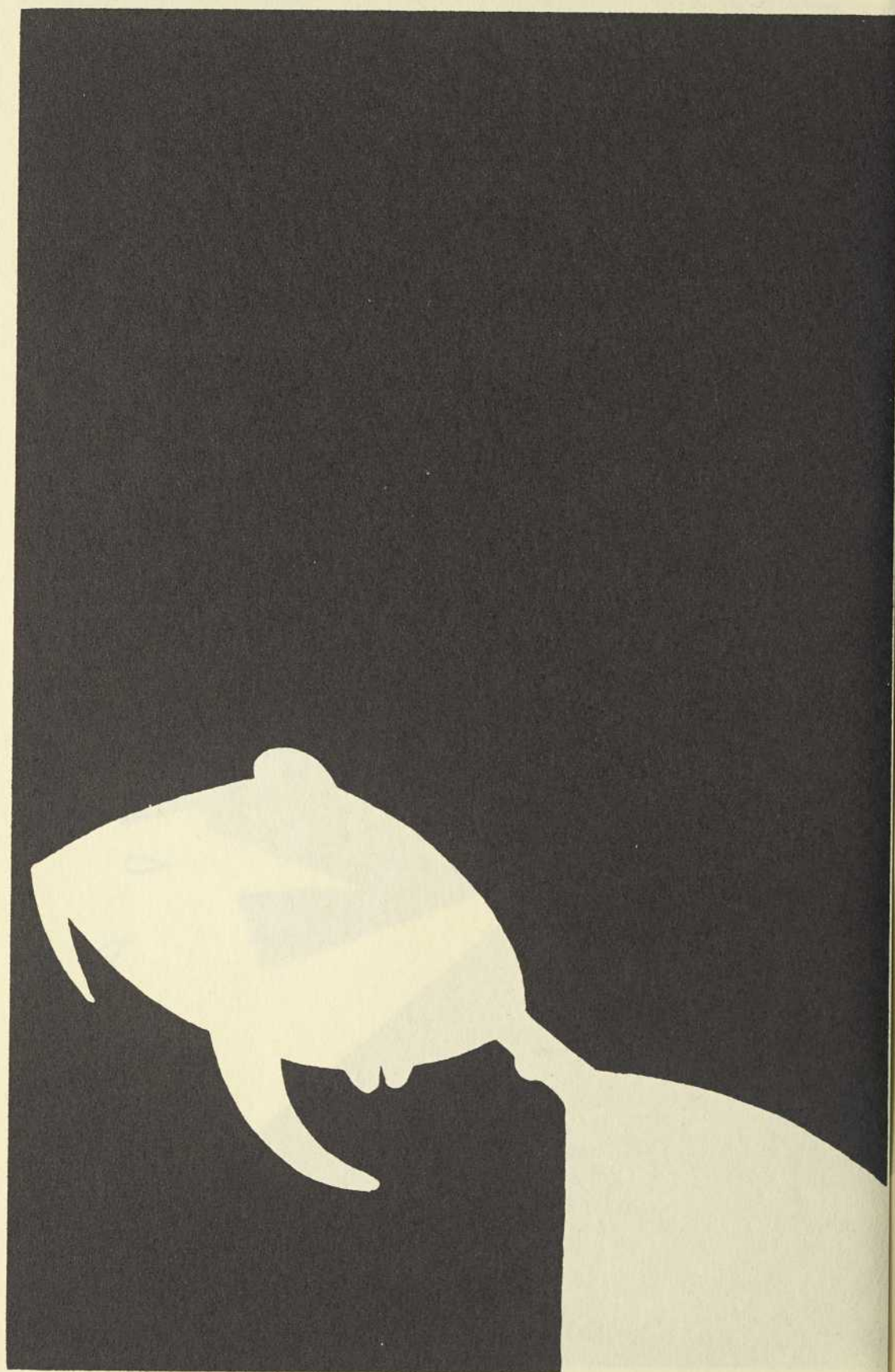


...ET LE MOTIF  
D'INCULPATION?

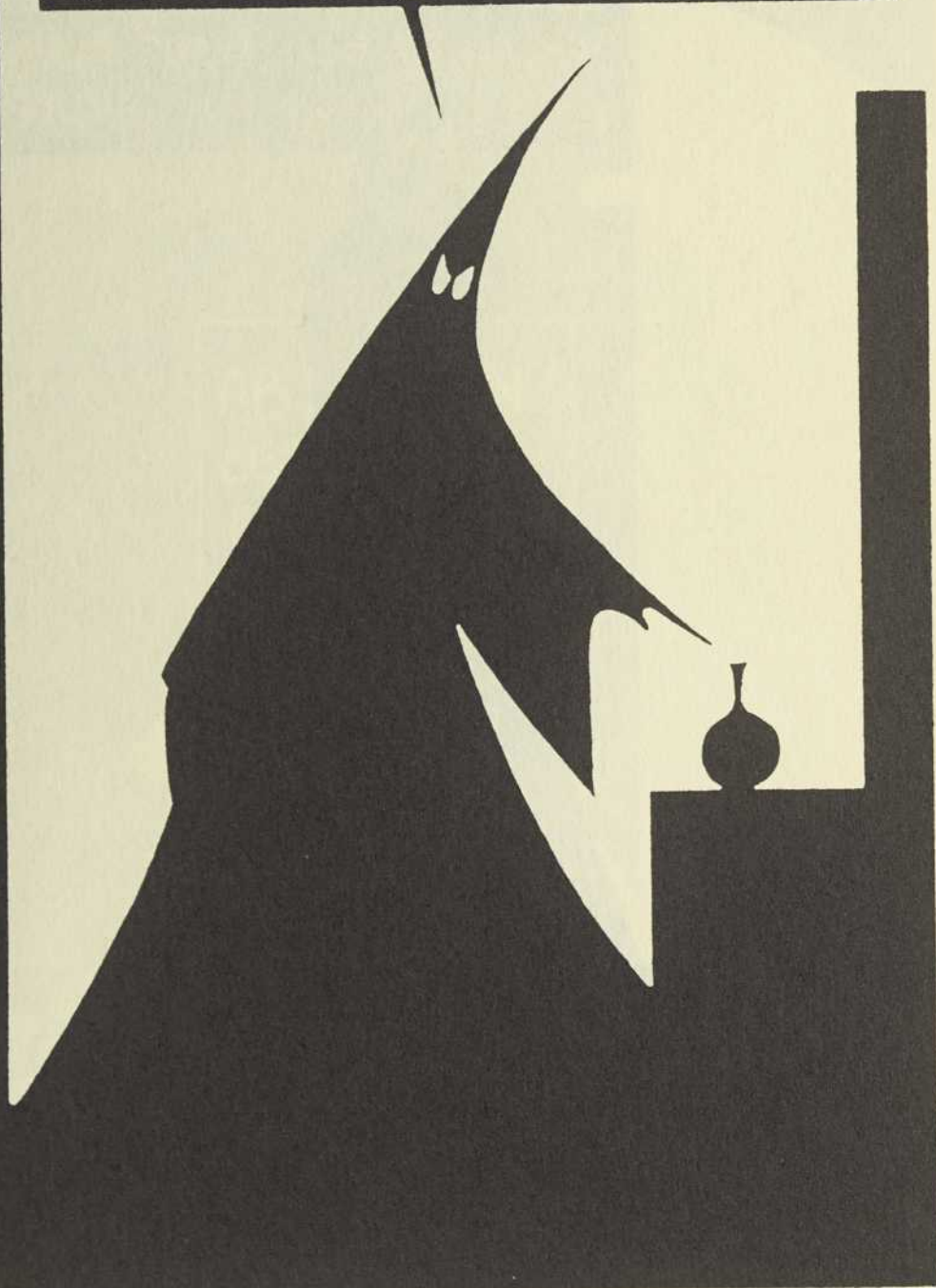
l'intimé est accusé,  
selon l'article 128 du  
code criminel, d'avoir,  
dans la soirée du 2 au  
3 mai 1987, fendu le  
coeur de sa blonde.

COUPABLE OU  
NON COUPABLE,  
COCOMBE ?!?

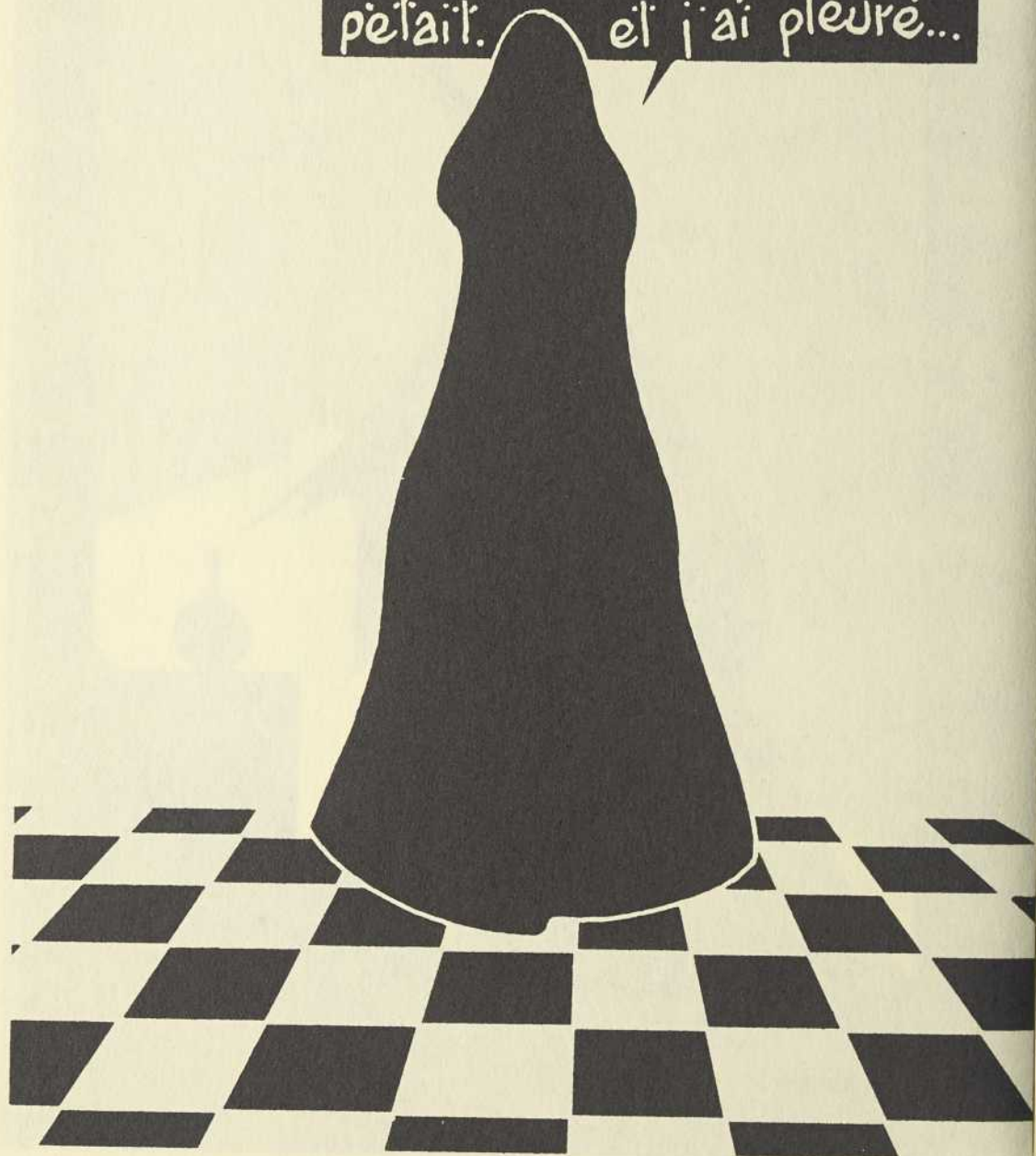




SON SILENCE L'ACCUSE, VOTRE HON.  
NEUR ! ET PUIS N'AVONS-NOUS PAS  
COMME ACCABLANTES PIÈCES À CON-  
VICTION, RECUEILLIES EN UN FLACON,  
LES LARMES DE LA PLAIGNANTE ?!  
... QU'ON LA FASSE ENTRER !



Ce soir-là, Buddy et moi  
devions avoir un souper  
d'amoureux... mais entre  
deux bouchées, il me dit  
qu'il en aime une autre,  
que je ne suis qu'une ca-  
l'in... j'ai senti que ma vie  
pétait. et j'ai pleuré...





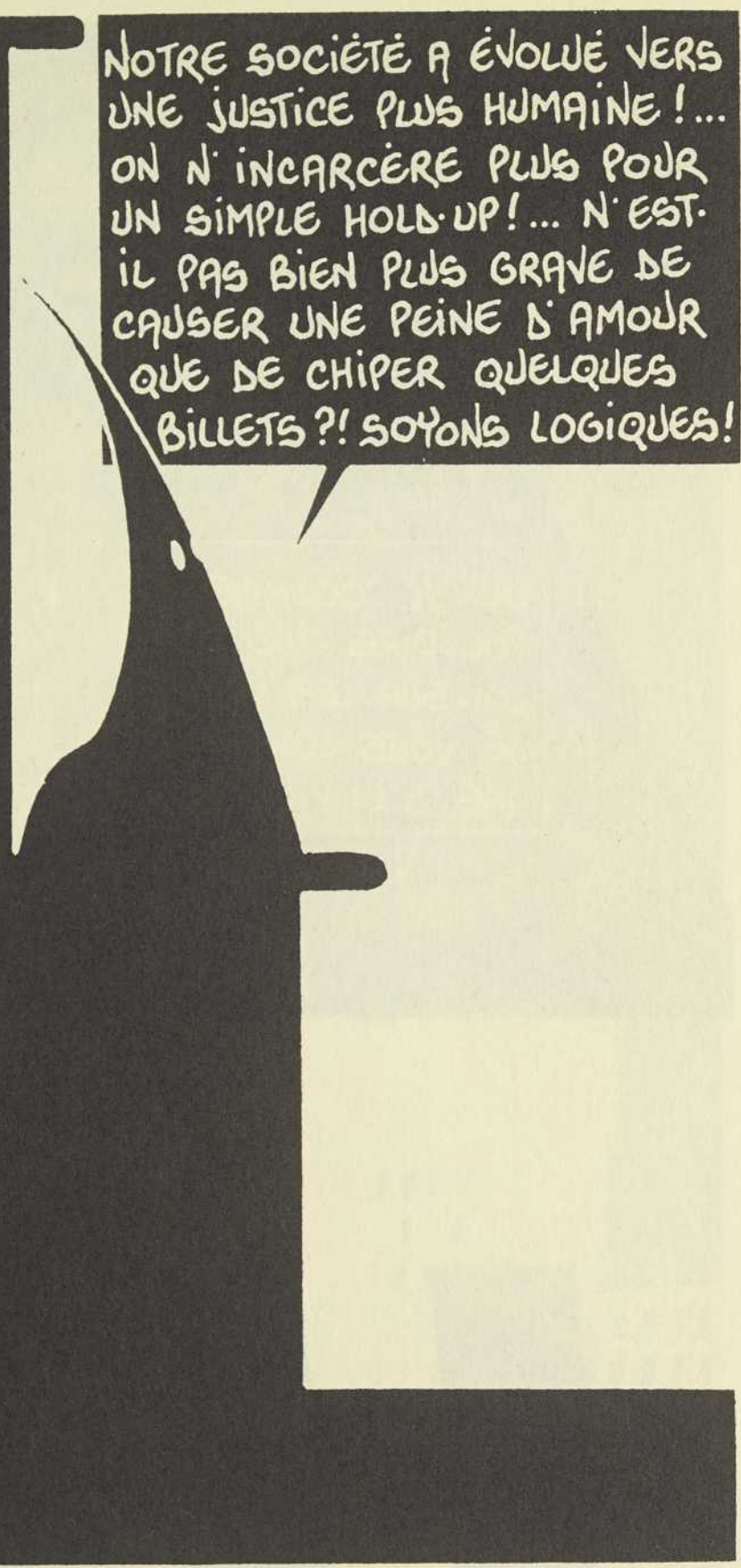
ABJECTION!  
CETTE FOLLE  
EST FOLLE!!

NON, MAÎTRE. ELLE  
CONNAIT SON CODE.  
LES LOIS ONT CHAN-  
GÉ DEPUIS 10 ANS !!




PARFAITEMENT!






NOTRE SOCIÉTÉ A ÉVOLUÉ VERS  
UNE JUSTICE PLUS HUMAINE!...  
ON N'INCARCÈRE PLUS POUR  
UN SIMPLE HOLD-UP!... N'EST-  
IL PAS BIEN PLUS GRAVE DE  
CAUSER UNE PEINE D'AMOUR  
QUE DE CHIPER QUELQUES  
BILLETS?! SOYONS LOGIQUES!



BUDDY COCOMBE, EN VERTU DES  
POUVOIRS QUE M'ACCORDE LA  
LOI SUR LES COEURS FENDUS,  
JE VOUS CONDAMNE A DEUX  
ANS D'EMPRISONNEMENT.

vous me fendez le  
cœur, voire honneur!

A stylized, high-contrast illustration of a city at night. The scene is set against a solid black background. In the upper left, a white star and a white circle (representing the moon) are visible. A large, jagged white lightning bolt strikes down from the top center towards a tall, white building. The city is composed of several white buildings of varying heights and widths, each with small black rectangular windows. A speech bubble originates from the top of the tallest building, containing the text "TAISEZ-VOUS, MALHEUREUX!".

TAISEZ-VOUS,  
MALHEUREUX!

## CHRONIQUES

Hervé Bergeron

✓ **Hervé Bergeron** est né au Lac Saint Jean en 1949. Il a publié depuis 1969 dans la revue *Poésie* et dans *La Bonante* (UQAC), des poèmes, des textes dramatiques, des nouvelles. Il a étudié à l'Université du Québec à Chicoutimi et à Montréal. Il enseigne actuellement à St. Félicien (Lac Saint Jean).

## SOMMAIRE

Il n'y a rien à dire que ce qui s'efface de chaque côté de mes lunettes. Autrement l'élucubration infernale s'étendrait à toute la pièce et l'acteur devenu papier, deviendrait image. Je ne sais pas dessiner. Peut-être, sur le pas de la porte, met-elle la clef dans la serrure. La porte reste close. Seul. Chroniques de mes vides. Substitution à l'impossible vie du papier. Dégagement très évident des pièges et fourvoiements. La radio tangué au bout de son fil et vomit. Rejet. Je ne suis plus sûr mais pas encore incertain. Je manque d'information et de nourriture.

### ÉDITORIAL

“Ceci n'est rien. Cela se situe dans un ailleurs au creux d'ici. Ça ne peut qu'advenir et rire. C'est mous rires.”

Femmes. Fille. Des entrelacements se perdent dans les. L'insidieuse pornographie n'ignore rien. Toutes les portes lui sont ouvertes. Pas de clef. Pas de serrure. Liberté. *Libération*. Il faut y venir. C'est dans l'ordre des choses à dire. Donc la porte s'ouvre. Mais pas tout de suite. Je construis. Le coeur palpite. Sur le pas de la porte, elle met la main à son... Les clefs cliquetient. (Il y a toujours des serrures. Certaines sont plus raffinées. Il n'y a pas de chaîne de sécurité (l'insécurité (lieu de la tenaille. Je ne sais plus) tient je dans son appartement.) *Libération*.) Qui est-elle? Sauvage et moi qui crains. Le coeur palpite, papillonne, (Les jambes s'évadent de sous le corps. Debout quand même. C'est l'heure, le jour, la semaine du grand concours. *La Lutte des classes*. Dites-moi quel est l'élément qui se combine avec l'hydrogène pour donner de l'eau?) La clef tourne dans la serrure. (Il faut rationaliser ne pas écouter la voix du corps et du souvenir. Oublier les sentiers du cap surplombant la ville. L'odeur des vaches et les blasphèmes. Répondre. Rapidement. C'est la manière. Dressage. J'irrespire profondément.) La clef a tourné

dans la serrure. L'oxygène! La vie entre parenthèses. Je ne comprends pas. La main chaude sur la poignée.

## LIGNE OUVERTE

Je s'ouvre les veines. L'éclatement. L'éclatement. L'occupation de mille espaces intérieurs et extérieurs. Etalés sur les murs dégoulinants. L'hystérie manifeste de la chair égouttée. Les désirs circonscrits et propres agonisent. Sauvage. (je danse à mille espaces du centre. Le jeu réchauffe la peau et rutilé dans les yeux. La voix du corps du corps imprimée dans mille gestes violents et tendres.) La saleté repoussante de l'intestin englué les mots. Les paysages verts s'agitent. Le nez perçoit des odeurs qui traînent derrière les barrières de l'aérosol depuis trop longtemps: fleurs, papier, alcool, cheveux, aisselle, lèvres, pénis, vagin, anus, pieds, bas, poubelle, chien, étable, vache, herbe, arbre, pluie, fumée, haleine de bière, elle. (qui a réintroduit elle dans ce texte? Pas sa place, pas sa place) Les larmes se déversent. (elle brise l'effort, force le mot à y revenir: elle sur le pas de la porte avec son corps chaud et odorant. Son corps fumant d'avoir grimpé six étages. Sa géographie bouleversée par d'infinitésimales éruptions, raz de marée, déluges, ouragans. Elle qui a tourné la clef dans la serrure (par l'effort de ne pas dire ma) et mis sa main chaude sur la poignée.)

Je s'est ouvert les veines mais c'est la porte qu'il voulait. La balance bascule en cercle. Les images défaites ne se recollent plus et le sang sèche. Il faut le boire sur le champ magnifique de elle. Libération. Faux. Fauchant la puissance. La poignée en érection dans sa main chaude.

Lignes. Je se ligne. Sa ligne. (Tenter de recommencer le processus). Accrocher, hameçonner les personnages. Défilé. Les obscénités resurgissent entre les orentomals blasphèmes congénitaux. (Pudibondes des oreilles blêmes fuient, fulminent et flambent. Une forte

envie de pisser sur l'univers entier, de chier partout dans l'espace, de cracher dans toutes les bouches qui s'ouvrent, morver sur tous les cerveaux flasques des rationiques. Se doucher au sperme. Nager dans les sécrétions vaginales. Dormir dans le poil et rêver qu'on glisse dans des raies chaudes et profondes.

## ENTRETIEN

Je et elle parlent avec force silence. La plénitude objet s'interpose. *Est-il vrai?* La question fore le réel et toutes les constructions possibles se probabilisent entre deux feuilles. L'entretien ceint la parole. La présence de elle derrière la porte, les joues rougies par les six étages en escalier. Sa main où claquetaient les clefs, la serrure, la poignée. Le discours hésite, chambranle. *C'est absolument faux!* Elle résiste. Je s'épuise en vain en son centre. Prisonnier. Les mots s'évadent par le bout des doigts de elle qui ensèrent la poignée. Ils s'écrivent mais sans magie, sans mage. Seulement le lent et patient travail de la construction. L'intermédiaire au sexe différent inaugure une relation folle. Dialogue. Sauvagerie du pubis dépossédé. Lèvres sèches. Elle. Je. Désir du jeu. Crisse de câlisse. Le pays éjecté à travers les canaux du faux. Dépossédée. Elle hésite par delà la limite, la porte qui refuse de s'ouvrir sur je. Silence interminable, imperceptible sur le papier. Le mouvement reprend. Qui es-tu? Le piège à éviter. Se libérer. Ne pas se laisser engluer par la question. Il n'y a pas de tu. Je et elle seuls face à face. Se libérer. S'appartenir. Tourne la poignée, déplace la porte, abolis l'espace. Se libérer? dépossédée de sa vie. Image d'une double dépossession perceptible seulement dans le miroir. Double dépossession ne s'annulant pas, se multipliant. Le sous-vêtement masculin trop petit pour le désir. Le corps trop grand pour la dépossession. Entre. La chair dépossédée de sa chair. Entre. Rire si fort que l'édifice croule. Non. Sourire. Rire. Rires.

C'est clair, frais et destructeur. Toutes les fenêtres sont ouvertes et la vibration se répand. Libération. *L'hystérie* transformatrice désarticule la dépossession, pose son doute sur le front, dans, à travers, au delà. Désarticule le désir, désarticule le mouvement. Je se raconte des histoires. Elle tient la poignée de la porte dans sa main chaude. Une légère transpiration provoquée par six escaliers, de légers effluves charnels dissimulés par trop de vêtements (qui s'en imprègnent). Je se raconte des histoires, assis la tête dans une main et le besoin insistant d'éjaculer. Je cherche le moyen d'ouvrir la porte sans bouger. Elle n'ignore rien et sa main manipule la poignée.

Cette espèce de rupture par rapport. Désir, désirs. Tout l'espace envahi et le temps. L'espace éclate sous la poussée du désir, criant, déchiquetant l'appartement. La table se brise, les chaises s'abattent. Je à travers l'éclatement des bouteilles sous une pluie de déchets tourne la tête. Toutes les choses balayée vers l'infini. Le centre d'une explosion universelle qui arrache les vêtements du corps et les projette, les désintègre dans le souffle chaud qui s'engouffre par tous les pores de la peau éclatant la chair jusqu'à l'os. Le désir rage et crépite dans le ventre. Les tripes éructent, s'éjectent, s'enroulent entre les jambes, frôlent la colonne vertébrale, glissent dans le cou, s'insinuent dans les oreilles, se projettent l'une sur l'autre, s'enlacent dans une orgie de râles.

La porte s'ouvre et il n'y a qu'un sourire attendri. Subitement c'est la chute et le bruit sourd enrichi de quelques craquements du corps qui heurte les choses. L'implosion partielle.

## CHRONIQUES

### 1. Civilités

Je s'éponge les aisselles d'une main peu sûre. De relatifs bonjours traversent l'air, s'écrivent sur le papier. Sur le tapis des pieds attendent la fin des gestes

d'hiver. Hésitation. Des questions viennent aux yeux. *Le problème réel, c'est la justification des choix.* Traverser le réel, éliminer l'épaisseur opaque des vêtements et des chairs. Contracter l'espace jusqu'à l'éternité. Elle, divers gestes entre l'hésitation et la décision. Quoi? Et cet attendrissement? L'inabsolu crève le cerveau. Je ne sais plus.

Il y a mouvement. Elle termine les gestes, suspend les vêtements. Je se lève, s'approche, s'éloigne du texte, des mots, bouge. Sourire. Rien n'est encore définitif et réel. Son corps est incandescent, incendié par soixante marches à grimper. Elle s'anime. Revenir en arrière. Je renvoie la main qui tient les clefs qui tiquetaquent, le bruit de la serrure violentée, la poignée animée par une main chaude. Trop tard! Les mots ont fait leur oeuvre. Il faut s'avancer, se dénuder. S'exposer.

Les rites s'amorcent. Les yeux, d'abord les yeux, qui se trouvent face à face incroyablement projetés les uns contre les autres. Il y a là des mondes incroyables qui surgissent, s'effacent, se créent, s'explorent, se cherchent, se perdent, s'imposent, se détruisent, s'ignorent, se retrouvent, se construisent, s'entretiennent, s'enlacent, se rejettent, s'animent, se photographient, s'éternisent, deviennent réels, coulent l'un dans l'autre, se superposent, se confondent, s'unifient. Les fils sont tissés et retiennent.

Elle, maintenant éclate, tendue à l'extrême sur son squelette recherche l'explosion. Les odeurs, emprisonnées sous les vêtements envolés, embaument l'atmosphère. La géographie des corps déjà bouleversée, succombe.

Libération. Elle n'est pas, n'est plus un objet nommé. Elle est désir. Je cherche les mains, avec des mains puissantes, des mains en érection, en rut. Je échappe aux mots. Prendre, surprendre, s'étaler sur le

volcan et jouir de sa brûlure, de sa lave qui coule le long des cuisses. Jouir et fuir dans les forêts méconnues, entre les berges des rivières. Recommencer ailleurs aussitôt. Explorer cette géographie qui se transforme, piéger les odeurs, assécher les sources. Piller le corps. Crisse de kâlisse! Reprise. Elle est désir. Toute l'atmosphère est occupée et le temps et l'espace. Désir. Les mains se tendent, se touchent, s'explorent. Tout palpite. Libération. Eclatement des rigides parois du corps (c'est le sommet qui cède d'abord. Les murs ruissellent de déchets. Libération. Le pus bouillonne dans la marmite folle et coule de partout, pourrissant le plancher. Le corps est une source mauvaise rejetant sans cesse la pourriture malodorante. Tout se désintègre).

## 2. Chair

Désir. La rationique n'expurge pas assez vite, ne dévoile pas la sourde volonté de prendre. Non-possesion. Elle ne s'ingurge pas, refuse. Le jeu n'est pas trop fort ou violent, mais s'adresse à l'objet. Il faut reprendre encore. Refaire le chemin inexorable des mots. Elle n'est pas fatiguée seulement ulcérée. L'attente immobilise. Il faut retrouver le chemin des mots jusqu'à l'aboutissement. Eviter de marcher *le chronomètre d'une main le coeur de l'autre*. Il n'y a pas de performance possible. Je cherche les mains de nouveau (le même geste toujours si difficile, si exigeant. Ne pas savoir. L'incertitude vissée entre les vertèbres poussant sa pointe jusqu'au cerveau. Puis soudain cette longue lame qui s'insinue entre les vertèbres cervicales et fouille le corps. Cette fine et infinie lame, ce poids si difficile à retenir dans la série jour / nuit. Le manque qui provoque les larmes, les attire dehors en convulsions magnifiques.)

Elle attend, extirpée d'ailleurs par le mouvement des mots. Soutirée de sa vie lointaine (une famille dont elle a connu tous les vices, d'une ville malpropre et

envoûtante où elle rencontrait ses amis sur les trottoirs ou dans des restaurants fumeux. Elle y discutait de choses simples, en mots simples, s'enflammait devant des visages jeunes et barbues, vibrait de toute sa chair chaude contre des corps malhabiles. S'exhaltait, se révoltait, se soumettait, griffait, plaisir ou désespoir.) Arrachée de l'inertie des objets, projetée au centre d'une vie programmée (elle a repris conscience dans les escaliers trop rapidement parcourus) elle refuse le mouvement des mots, imprègne au jeu tout le poids de sa chair immobile dans le face à face. Je tends les mains et cherche en cascade de larmes, en tonitruance de pleurs. Une longue lame fouillant les chairs. Il y a des accords de doigts, des frottements de paumes, des palpations d'avant-bras. Le mouvement se redessine. Il n'y a plus de possession qui traîne sous les aisselles. Chair! Chair! qui osera dire tes victoires (et tes défaites). Qui osera nommer tes mouvements intimes, tes révolutions soudaines et féroces, tes cris et tes odeurs (derrière le miroir des désodorisants gît toute une faune à piéger en gestes imparfaits encore).

Je et elle. Danse des vêtements trop lourds à porter. Chair. Eclatent les coutures millénaires, les fermetures éclairs acharnelles - Chair. L'incompréhensible valse des corps nus. Et toutes les odeurs enveloppantes répandues dans l'espace. Chair. Palpitations irradiantes de corps échauffés. Roulades, corps sous corps en d'impensables espaces.

### 3. La légende de l'oiseau masqué (1)

Je s'immobilise. Arrêt. Elle, déjà distante, regarde. Le fil du jeu est rompu. Je se relève. L'enfilade des sons surgit. Je parle avec sa voix grave des secrets intenable.

---

1. Comme ceci est une légende plusieurs versions sont possibles et acceptées. De plus il faut dire et non pas lire la légende.

(N. du narrateur)

“Il y avait une fois, y a pas tellement longtemps, un gars tout c’qu’y a de plus ordinaire qui était parachutiste sans raison précise. Tous les jours y sautait, sans raison non plus, parce qu’y était parachutiste. Une bonne journée y saute comme d’habitude mais, son parachute ouvre pas. Le v’la qui descend en chute libre. Mais y se rend compte qu’aussi libre que tu voudras y crisse terriblement son camp vers une place qu’y connaît trop ben. Là, un gars a pas trop le choix, y décide d’apprendre à voler pi y réussit. Y s’promène avec les petits oiseaux un bout d’temps pi y se réfugie dans le grenier d’un édifice quelconque, le genre désaffecté en instance de démolition. Là y décide de se venger de la société. Y se fait un masque avec une vieille paire de bobettes de femme qui traînait par hasard, pi y devient l’oiseau masqué. Comme son trip, lui, c’était les bobettes de femmes y s’est mis à écumer la ville pi à voler des bobettes de femmes sur les cordes à linge le lundi matin. Un jour, y devait en avoir proche 2,500 paires, le v’la qui se décourage. Ca y dit pus rien les bobettes. Y’a rien qui marche, y’a pu faim, pu envie de rire, de vivre, de se masturber. Vidé au boutte, y pense au suicide. Au boutte de 2-3 jours y se dit: *si les bobettes nettes ça m’dit pus rien y faut en voler des sales*. Pour augmenter le fun y décide de les voler sur les porteuses mêmes. Là y se met à hanter les rues sombres, isolées, à guetter les femmes qui passent. Quant y en arrive une toute seule, y vole autour, a perd connaissance pi pendant qu’est à terre y’arrache ses bobettes pi y se sauve dans son grenier. Sa bonne humeur était revenue, y’avait envie de se masturber, de manger. Le bonheur sur la terre. Y pouvait passer des heures à renifler ses bobettes sales, à classifier les odeurs... etc. La ville était paniquée ben raide. Tout le monde se surveillait. Les femmes osaient pu sortir, terrorisées par l’oiseau masqué.

Mais ça pouvait pas durer longtemps. Un soir qu’y surveillait une rue sombre, perché sur un fil télépho-

nique, y voit une fille qui sort d'un cinéma impopulaire pi qui se dirige vers lui. Sûr de son coup, il la laisse approcher. Quand est rendue en face de lui y se met à tourner autour en voletant. La fille au lieu de s'évanouir le fixe d'un oeil mauvais. Y commence à s'inquiéter. Y'attérit, s'approche. Erreur! La fille venait de voir deux films de cogne-fou. A y saute dans face pi a y'arrache son masque. Y vient rouge comme une tomate, la honte y tord le cou. Y'sauve en volant dans son grenier. Pendant 3-4 jours y file un mauvais coton. Pi, personne sait ce qui est arrivé. Mais toute la ville a continué à l'accuser de tous les malheurs qui se produisaient."

Elle, calmement, enserre la tête de je de ses mains chaudes, l'amène à ses aisselles, entre ses cuisses. Des bruits d'inspirations saccadées. (Des battement d'ailes s'éloignent à toute vitesse, disparaissent à l'horizon). Les mains se retrouvent. Les corps glissent l'un sur l'autre.

#### 4. Métamorphose

De longs intervalles entre les mots. De longues caresses s'écrivent en marge. Tant de choses déjà détruites permettent l'assouvissement. Je n'a plus rien à dire. (Il y aurait peut-être à parler des pulvérisations de cellules cervicales, du sang éjaculé par le bout des doigts et qui coule dans l'autre, des sueurs qui fertilisent les yeux, de la salive qui dessine des aurores boréales sur la peau, des frottements de corps qui titillent les oreilles, des sécrétions qui sourcent, des râles qui geysèrent.)

Je et elle. Jeu.

Je s'échappe hors du jeu, voltige sous les cheveux, s'agite dans les neurones, se fore une chambre à part. Elle.

Elle. Couvrir son corps, l'enrober, la vêtir, devenir ses vêtements, la garder au chaud, au centre... se trans-

former en soutien-gorge, la caresser délicatement à chaque instant. Soutenir ses seins à pleines journées. Jouir de leur température de leur texture, les dévorer avec tout le corps. Se transmuier en bobette enveloppante, vivre dans le poil et l'odeur du sexe, le lécher doucement, participer à une vie intime et sensuelle. Voir et toucher interminablement. Evoluer. Se faire lit, drap, pyjama. Dormir autour d'elle, enroulé sur son corps, échauffé par sa chaleur, froissé par son poids. Respirer par son souffle, reposer par son sommeil, rêver par son rêve, pénétrer toujours plus profondément en elle. Se transmuter, poil de son cul se nourrissant de sa chair et de si longues racines. Se transubstantier, clitoris ardent. Se modifier encore. Vagin, ovaire, ovule, intestin, anus. La pénétrer de plus en plus.

Elle, de glace soudain. Non. Elle refuse le discours, le jeu des mots accolés. La construction magique.

L'obligation de refaire le trajet, d'effacer les mots. Je s'énervé, incapable de provoquer le réel. Elle, maître du jeu, affole je. Une agitation croissante désarticule les gestes. Tous les sens bouleversés n'arrivent plus à rejoindre l'autre. Elle, retranchée, non! offerte dans son calme et son désir à partager. Le trou qui grandit démesurément dans le corps de je.

## 5. Blasphèmes

Le manque. Le désir. L'impossible superposition. Je plonge dans l'amertume. (Une certaine complaisance à pénétrer dans le trou, à s'y murer.) Les chairs commencent à vomir. Le désir viscéral de baver sur tout, de profaner. Le goût du sacrilège qui s'éveille. L'impuissance génère les insultes. (Cette sensation de vide qui provoque les blasphèmes dans toutes les cellules, dans tous les organes, les orchestre dans les poumons, dans la gorge, la bouche et les crache, les éjecte, condensation verte de sinus, déchets de bronches, putréfaction de poumon).

Les sacres s'articulent entre les dents. Crisse de câlisse. Maudit tabarnac d'hostie de crisse. Un certain soulagement ou peut-être une obstination tenace, un ressentiment trop longtemps contenu. Maudit jésucrist de prêtre sâle. Je, devenu roche garrochée à tour de bras vers l'extérieur.

Elle n'a pas réagi à cet éclatement de chair et de sang. Je, agité, surexcité, gesticulant violemment, la provoque (la sacrilège?) Elle n'a pas encore réagi. Provocation.

Maudit tabarnac plein de marde d'hosties de fumier de câlisse de pape sâoul!

Mouvement. Les lèvres bougent. Je se retourne, arrêté net dans son élan blasphématoire. Je répète les mots étranges mais si semblables au sien. Maudit marx. Elle continue. Maudit capital de lénine sale de mao castré. Je et elle éclatent de rire. Le débâcle dévastatrice. Bande de marxisses maouïsses de maudits trotskisses enculés. Maudit althusser de gramsci sale de communisses de papier. Crisse de capital de léninisme hostifié de conscience de classe traînée dans la marde. Maudite écoeurante théorique de chienne de famille. Marxisse de pornographie de cul de théoriciens aveugles de chienne de mère accoucheuse de famille de crisse de vie platte d'amour traîné dans rue suceuse de piédestal de communisse de sexe enflé dans des textes de crosseux telquillisses d'écrivains d'hostie marxisse beurrée d'argent de maudit freud vaginal d'écoeuranterie générale.

## 6. Intermède: la présience-fiction

Ceci étant un intermède je suis moi et conscient c'est-à-dire narrateur donc regardé et différent de celui qui signe. Ceci étant un intermède sera très court. Deux phrases tout au plus. Il n'y aura pas de discours théorique, ces choses étant affaires de spécialistes. Je veux seulement attirer la patience du lecteur sur quel-

ques points particuliers et précis. Je s'encule dans des schèmes théoriques complexes dans des déterminismes innombrables. Elle c'est autre chose que je n'a pas à discuter. Je s'enivre, il est intoxiqué. Il vomit littéralement son ivresse et cherche à la reconstruire patiemment, à s'y réfugier. Non pas interminablement car le texte a dépassé son centre et se dirige vers sa limite. C'est la lutte ivresse / lucidité, réel / imaginaire. Le réel étant un niveau de vie textuel non pas une référence à un monde extérieur sous / sur-jacent se reflétant dans, et reflétant, le texte. Il faudrait aussi examiner de plus près la construction du blasphémique et la légende de l'oiseau masqué et de leur résolution imparfaite (il y a là tout une présence de la paresse).

L'intermède achève. Je, elle et je / elle continueront de se construire à travers *Chroniques*, Vol. 1, No 2, février 1975. C'est en ce sens que je parlais de pré-science-fiction.

## 7. Art de lutte

Reconstruire. Recommencer le jeu. Jeux, elle, je. Partage à faire. Je malhabile maintenant l'autre s'approche. Cherche la chair à découvrir à dénuder de l'épiderme. Le jeu à trouver hors de soi, dans l'abolition de la distance maintenue comme espace. *Travailler partout à l'éclatement*. Je touche la chair. Elle tressaille à travers je. Ne se refuse pas, ne s'offre pas. Désir. Manque. Comblé le fossé, le trou. Pelleter. Emplir le trou. Seul contentement inépuisable. Manque. Morsure infinie. Désir. Je et elle unies dans le jeu, dans la lutte à partager. Refaire l'exploration du corps, retrouver le goût de la peau, l'odeur de l'amour. Reprise.

Elle, manque et désir. Sauvagerie débusquée de la possession. Le trajet du corps, cheveux, visage (oeil et lèvres surtout) épaule, poitrine, ventre, dos, fesses,

jambes, sexe, renouvelé. Un nouvel esprit de désir et de fête. Roulades et baisers. Caresses qui s'étirent lascivement, rires qui déferlent. Elle a la joie au corps, entraîne je, l'aspire dans *le travail et le jeu réunis. Désir et fête.*

Je / elle roulant, frottant les chairs frétilantes, échauffées. Je / elle cherchant le chemin de la jouissance enroulée l'un autour de l'autre. Le courage de jouir.

Ça éclate de partout. Les clôtures parcellisées. Je en à travers avec elle. Réversibilité.

Elle incapable de s'évanouir au monde, au je. Restituée à la vie, projetée dans la vie, enroulée dans le même espace-temps. Continuum.

## 8. Théâtre

Je / elle pénétrées. Le jeu achève. S'échapper des mots encore une fois. Détruire le dernier carcan face au public. Briser le masque, accéder à l'ailleurs. D'autres temps et d'autres espaces s'ouvrent. Pulvériser le dernier boulet traîné depuis trop de pages et de mots. (Suicide ou meurtre?)

Elle — Je... Quittons l'espace du texte.

Je — Je... Défions la linéarité.

Elle — t'aime... Blasphémons le narrateur.

Je — t'aime... Coulons sous le papier.

Je / Je t'aime...

## INFORMATIONS

### 1. L'écriture en procès

Le procès de l'écriture dure et dure. Hier, James Barthes a témoigné. L'interrogatoire s'est déroulé au degré zéro. On a noté l'absence de je, témoin qui

pourrait clore ce trop long procès. Le jury, qui dort depuis quatre mille ans, sera alors réveillé et se prononcera. La question demeure: l'écriture sera-t-elle condamnée?

## 2. Paroles de femmes

*Le langage de l'amour tonne le clairon de l'homme.*  
Le langage tout court aussi. Mais le lent gage du texte tonne le silence de la solitude.

## 3. Demain

Mon cycle est fini. Je n'ai presque plus de moustache d'avoir fait tant de détours. Le jeu se clôt. Je / elle me manquent.

Tout à l'heure je vais souper, puis je crois bien que je vais sortir. Recommencer.



# SEX O'CLOCK

**Pauline Harvey**

✓ **Pauline Harvey.** Née à Alma, au Lac St-Jean, en 1950.  
Journaliste et traductrice; écrit du théâtre; *Sex  
o'clock* est une première publication.

**si vous supposez queue**

mais le problème c'est que j'sais pas c'que j'dis  
mais le problème sec  
mais le problème c'est queue  
mais le problème c'est queue

c'est qu'y a eu, c'est qu'y a eu, c'est qu'à rentre quand c'est sec  
c'est qu'à rentre, mais le problème c'est qu'c'est parce que  
c'est qu'à rentre mais l'problème c'est qu'c'est par ce q

mais l'problème sec  
mais l'problème j'sais qu'c'est parce que j'dissèque  
j'sais pas c'que dis  
c'est parce que j'dis sec  
c'est pour ça que j'dis ce q  
j'sais qu'à rentre mais l'problème c'est qu'c'est parce q  
j'sais bien qu'à rentre c'est qu'à rentre parce q

shu pas sûre de mon cou  
shu pas sûre de l'manquer c'est pas sec  
c'est pas sec parce que c'est pas sa queue  
c'est pour ça que c'est pas ça qu'y a eu  
faut pas s'excuser comme ça c'est pas sec ce q  
c'est mon sexe c'est pas sa queue  
et mon sexe c'est pas ça qu'y a eu

si vous supposez queue  
mais son problème c'est qu'y sait pas c'que j'dis  
mais son problème c'est qui  
mais son problème au sec

si vous supposez que...  
mais son problème c'est parce que j'dis suck

position concave  
position caduque  
position qu'on vexe  
ex-position

position complexe  
pré-position  
position-contexte

position qu'on teste  
position connue  
position qu'on forme  
déposition  
pause et son  
pose et son  
position-conclave

position connexe  
provision  
prévision  
position perverse  
disposition  
position congrue  
transposition

position classique  
position ethnique  
position atmosphérique  
position stratégique

opposition  
proposition complète

## lettre ouverte au papa de la grande schizophrénie

ça, cru soleil en plein milieu d'une salle de cours à neuf heures du soir, ça crie

fenêtre ouverte sur ma vie ouverte

au matin café nègre, sa jambe d'entêté quand meurt quand même le désir,

vous n'irez plus chez moi, j'ai 26 ans demain. ça tue les mouches le samedi soir à l'opéra comique avec un bandit renommé pour son charme enfantin.

ça floppait, dégoûtant, crasse, derrière un homme noir que j'aurais voulu voir venir dur - la prostitution c'est pas pour les intellectuels de gauche - le rêve délicieux d'un petit colonisé à fourrer au lit, salaud, tu feras l'amour avec ma mère, c'en est plein pour toi de merveilleux hivers en Floride.

pape américain, la bouche en coeur devant le bébé intelligent - de mariage poétique avec la crème de la société Underground - le vieux poète aux étoiles je voudrais bien le voir sur le bol de toilette, il chierait une marde poilue comme des chenilles.

ton inconscient en tweed qui ressemblait à un costume d'extra-terrestre pour un nomade de banlieu chips and coke devant sa TV couleur t'as fière allure en Europe, voyageur.

tu restes en travers de ma route, on a déjà parlé dessins dans mon ancienne salle de bain - qu'à respire, t'as la main sur mon coeur - tes promesses de résurrection, complète, à 70 ans, chauve et torve, on en reparlera - quand ton nom, quand ton siècle à ton nom, century, century, je vais oublier de l'échapper le papier.

bite, des odeurs d'excréments j'avais peur en 1974, perdu l'envie, ça écrira comme tu aimes en 1984, les enfants qu'on élève sophistiqués.

on the road to Hollywood j'ai perdu ton dentier.

## POÈTE PARANOÏAQUE EN COMPAGNIE D'UN COMPTEUR À GAZ

**HHOUM HAN HAN** le compteur se tait **CHCHCHIIIII**  
**HAN HAN TAKATT TAKATT TOC**

je veux parler de mon sexe

**TAKATT TAKATT TOC**

je veux parler de mon sexe **HHOUM HAN HAN TAKATT**  
**TAKATT TOC CHCHCHIII** je veux **HAN**

je veux **HAN**

je veux parler **HAN**

de mon sexe **HHOUM TOC**

**TOC TOC TOC TOC TOC TOC TOC TOC TOC TOC**

ça me prendrait deux têtes - ils sont directement bran-  
chés à mon cerveau - **TOC**

l'espace est à la **HAN** - mode - parlons de l'espace  
**CHCHCHIIIII** *le bateau ivre* - je vis dans une galère - je  
descends les impossibles **CHCHCHIIIIIIII** à fond de cale  
**TAKATT TOC**

je ne peux pas sortir dans la rue trop belle **HAHAN**

j'ai la tête électrique - ils cherchent ça depuis des siècles  
parlons du temps - je ne passe pas pour chanter le temps  
- le compteur se tait

je ne change pas, pour passer le temps, **TOC**

je passe pour penser le temps

je pense de temps en **TOC**

**CHCHCHIIIIII** j'ai un espense de temps en temps

sexe-odeur de ferraille

faut jouer - qu'est-ce que c'est qu'un grand écrivain? ça  
n'a pas d'appartenance.

**incantation magique à se répéter dans les moments de très grandes angoisses - lire à haute voix -**

## **LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS**

**LA GAZEPERCE LA CASE PERCE SUR LA  
GUISE BOURSE SUR LA PERSE PARCE QUE  
LA GUISE PERCE QUE LA GAZE BOURCULA  
BOURSCULA BOURSCULA**

le beau temps sonne comme une casserole  
sur la pluie du temps /  
pour la pluisseance il faut attendre un temps pluvieux /  
pour la jouissance il faut-à-tendre /  
comme une casserole il faut /  
tendre /  
pour que la pluie cesse il faut attendre un temps plus vieux /  
la pluie résonne comme une casserole sur le beau temps  
la pluie résonne comme une casserole  
la pluie commune c'est la plus  
comme une casserole sur le beau temps /  
pour que la pluie cesse il faut attendre un temps plus vieux /  
pour la pluisseance il faut attendre  
comme une casserole il faut  
casse /  
comme une casserole sur le beau temps  
la pluie perce sonne sur la passerelle du plus vieux temps  
la plus personne il faut attendre un temps pluvieux /  
la pluie résonne comme une casserole  
la pluie personne c'est la plus /  
comme une casserole sur le beau temps  
pour la pluisseance il faut attendre un temps plus vieux /  
la plus personne sur la passerelle du plus vieux temps

t'étais montée

voir le dresseur

t'a basculé

dans l'escalier

t'a basculé

sur le dresseur

t'étais craquée

par le devant

de ton jupon

j'ai hasardé

un juron

quand tu verras la marche escamotée

LA MAIN ET LE NOUVEAU TEMPS

LA MAIN ET LE NOUVEAU TEMPS

*quand tu verras la marche escamotée*

crache en passant sur ceux qui sont montés

*crache en passant sur ceux qui sont montés*

crache en passant sur ceux qui sont montés

crache en passant sur ceux qui sont montés

crache en passant sur ceux qui sont montés

au z'homme du tant jadis

j'écrus, là je viens  
j'ai l'âge cullien  
j'étais cugelée  
de cuge alliangée  
j'ai déjà vaincul  
je viens d'éjacule

j'écris l'arjilien  
j'allergige rien  
j'étais forfergée

j'écris l'arjilien  
j'allergige rien  
j'étais forfergée  
de ferge à forger  
j'ai ta main tenule  
je viens d'éjacule

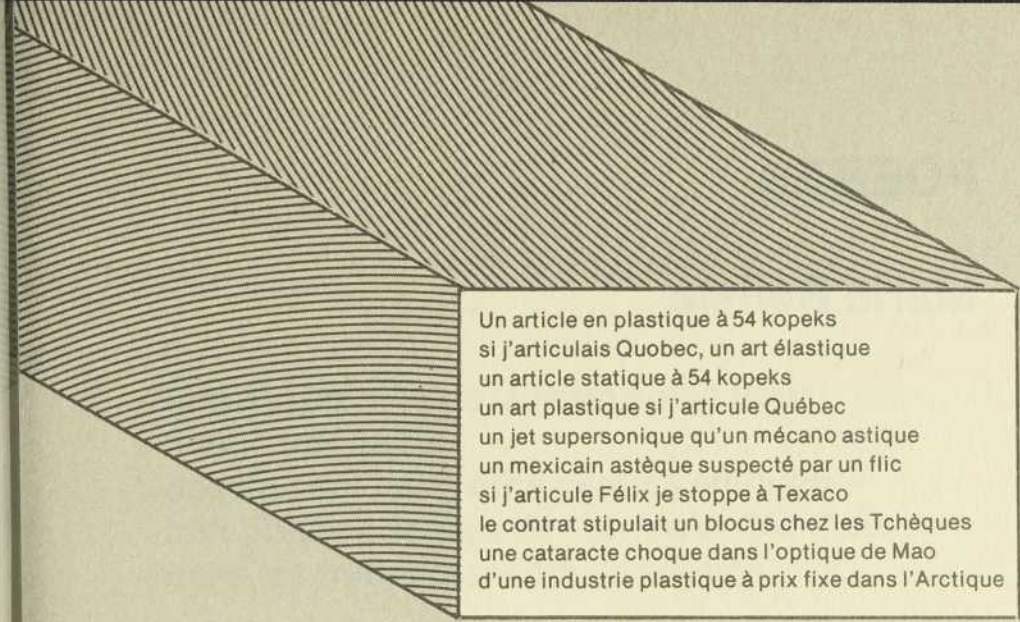
j'écrouja le mien  
j'aversai jarrien  
j'étais coin surgée  
de surge étringée  
j'ai tard obtenule  
je viens d'éjacule

prince quand je tiens  
quand ce jeu printiemps  
pense que j'actulle  
je viens d'éjacule

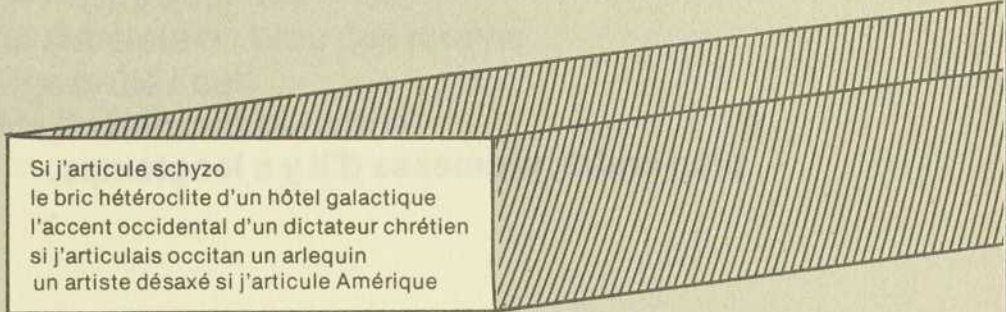
ta dac tylo va taper va  
va t'appeler tu piéti  
tapis ton ami cc  
attention ton tax  
piétines ton  
is attention ton  
taxi va t'appeler  
étines ton ta  
va t'appeler  
un ami  
ta dac tyl

taper attention ton taxi  
nes ton tapis ton  
ontaté contacté  
i va t'appeler tu  
tapis ton tap  
ami va taper ton  
t'appeler tu pie  
pis ton taxi  
tu contactes  
atten tion  
o va taper

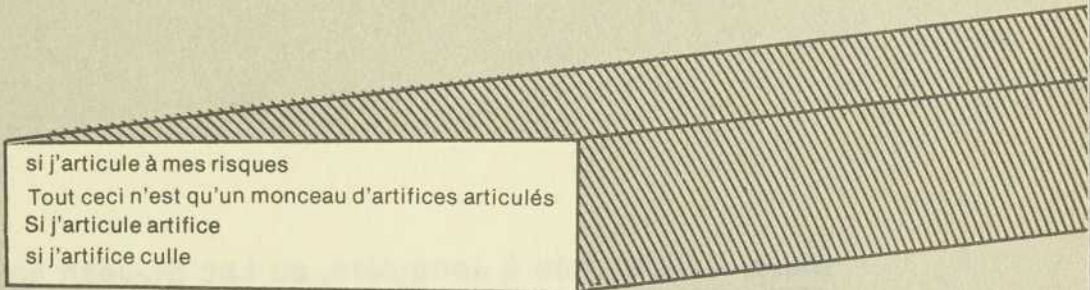
Ecrire en lit  
en liqueur crue  
ton cri caillé  
craqué turc et  
ça m'dit d'passer  
cru elle  
ta poétique  
ta paix merci  
t'as beau sacrer  
tes attaques et  
ton nez toc c'est  
croquée dans tes  
bécots  
ta queue  
ça s'accrochait  
quand tout à l'heure  
tu déclamais  
par coeur  
son cul  
ça a a  
s'accorde à l'imparfait l'obus



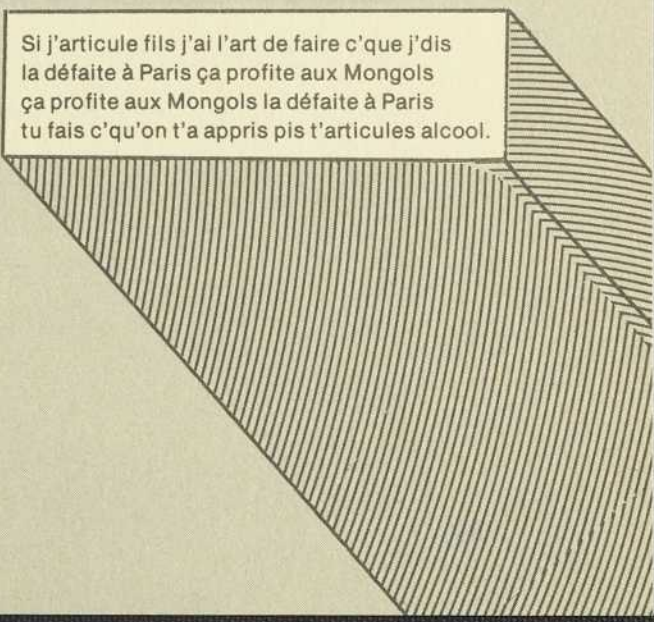
Un article en plastique à 54 kopeks  
si j'articulais Quobec, un art élastique  
un article statique à 54 kopeks  
un art plastique si j'articule Québec  
un jet supersonique qu'un mécano astique  
un mexicain astèque suspecté par un flic  
si j'articule Félix je stoppe à Texaco  
le contrat stipulait un blocus chez les Tchèques  
une cataracte choque dans l'optique de Mao  
d'une industrie plastique à prix fixe dans l'Arctique



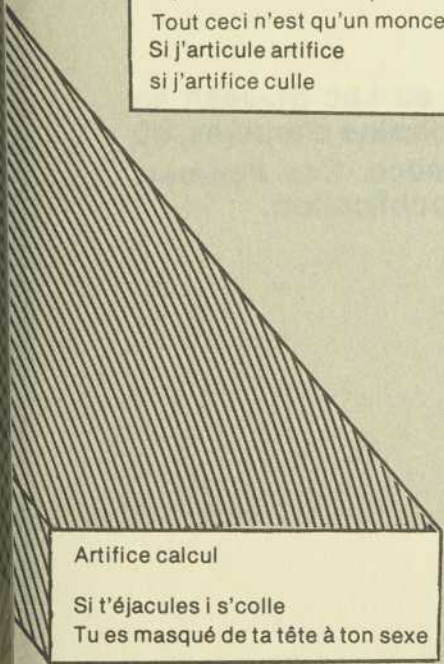
Si j'articule schyzo  
le bric hétéroclite d'un hôtel galactique  
l'accent occidental d'un dictateur chrétien  
si j'articulais occitan un arlequin  
un artiste désaxé si j'articule Amérique



si j'articule à mes risques  
Tout ceci n'est qu'un monceau d'artifices articulés  
Si j'articule artifice  
si j'artifice culle



Si j'articule fils j'ai l'art de faire c'que j'dis  
la défaite à Paris ça profite aux Mongols  
ça profite aux Mongols la défaite à Paris  
tu fais c'qu'on t'a appris pis t'articules alcool.



Artifice calcul

Si t'éjacules i s'colle  
Tu es masqué de ta tête à ton sexe

## POÈMES

Marie Bélisle

**pour andré, promesse d'il y a longtemps.**

***Marie Bélisle.* Née à Jonquière, au Lac St.-Jean en 1958. Vit à Rimouski depuis une dizaine d'années, où elle étudie à l'Université du Québec. Ces *Poèmes*, écrits à 17 ans, sont sa première publication.**

lent glissement de la main sur le front  
magie tranquille  
dessine sur l'air petits cercles embués  
immobilité patiente des lèvres et des mots  
dans les frémissements du silence

le soir hésite encore à briser  
ce qui subsiste du bleu des matins  
la neige brûle l'oeil  
agonie du temps d'automne

POÈMES

Écrits à l'âge de l'adolescence

mutation tranquille et concentrique des secondes  
errance des doigts sur le papier  
égarements sans fin  
la terre pâlie n'offre plus d'emprise à la lumière  
le mouvement désormais sera ample et sans but  
mélodie sans remous à peine audible  
brumeuse  
semblable au murmure incolore de la main  
l'oeil peu à peu se ferme sur l'obscurité naissante

quand les enfants ne sauront plus  
le goût de pierre et d'oppression  
que la douceur des mères engendre

\*

quand leurs vêtements - déchirés -  
ne cacheront plus aux yeux du vent  
leurs sexes

\*

quand ils auront appris  
à rire de la main qu'on leur tend

\*

quand leurs jouets seront brûlés

\*

l'adulte ne pourra que clore la maison  
pour y mourir à l'aise

est-il écrit que la peau qui s'étire sur le front  
doit à jamais oublier  
la saveur des doigts qui l'ont touchée  
que les marques de sang sur la joue  
demeureront  
malgré les lèvres qui viendront y déposer leur chaleur

\*

lorsque le jour verra  
ton oeil creuser le mien  
et de ton rire-enfant les éclats se mûrir  
le jour qui brise jusqu'à l'ongle  
lorsque le sommeil allourdira l'os  
pour ensorceler le chagrin  
qui luit encore sous les muscles  
les tendresses assassines des fenêtres  
se fondront dans l'eau glauque  
qui habite l'arrière des collines  
et dans le cerveau désormais vide  
les dents douces des larmes  
laisseront l'encre se perdre dans le sel

le verre dépoli de ton oeil  
laisse transparâître un peu des lumières  
qui s'agitent derrière l'iris  
reflets incandescents sur le bois de la table  
où repose le papier  
la ligne brisée du poignet  
appelle la rumeur paisible des caresses

\*

mais comment fondre avant le jour  
le rire des enfants avec les larmes du désir

qu'attendre du sang qui déchire la peau  
trop fragile des lèvres  
lorsque le jour glisse avec lenteur vers le lendemain  
lorsque dans l'air immobile  
les cheveux frôlent tranquilles la main

\*

viendra-t-elle enfin la seconde longue  
où le geste-folie rompra sans violence  
le rire aux éclats faux

\*

les vitres miroirs du café  
renvoient à l'infini le sourire incarnat



j'ai peur des yeux qui se désagrègent  
dans les vapeurs  
douleur de l'os au creux des reins  
soupir des paroles trop douces

\*

soufflons la poussière alanguie  
sur les pages des livres  
pour oublier peut-être l'âge de l'homme  
rendre inutile la mémoire

\*

point n'est besoin de date et d'heure  
souffrance éphémère-éternelle

## pèlerinage à lesbos

l'arlequin blème à l'oeil si bleu  
laisse glisser ses pas sur le miroir du soir  
de ses mouvements longs et fins  
émane un chant de brume  
chanson d'amour au souffle lent  
odeur de femme

\*

et sur la scène d'un coin d'ombre  
avance sur un rythme de pavane triste  
personnage vêtu de vent  
dessous les voiles on devine  
un sein trop blanc de jeune fille

2

dans les demi-lueurs  
des fins de nuits petits matins  
l'air suggère caresse lente  
gestes d'enfants au sourire inquiet

\*

le drap tranquille et si naïf  
découvre corps blancs sans chemise  
à la peau fine où se dessinent  
courants bleutés des veines pures

\*

entre fillette et femme sûre  
elles sont belles



# POÈMES

**Denis Chassé**

*Denis Chassé. Né à Baie Comeau sur la Côte Nord en 1950. Etudes à Hauterive et à l'UQAR. Actuellement chargé de cours au C.E.G.E.P. de Rimouski. Ces Poèmes sont une première publication.*

### **Abouts**

Copeaux d'arbres de la vie  
Entailles au vif des symboles  
nervures et veinules  
dans les muscles du jour

Nerfs cassés, fibrilles rompues  
des membres de la nuit

Images accumulées par le sang  
des ruisseaux du rêve  
Glissement des strates du désir d'écrire

### **Distance**

D'un oeil abîmé de silence  
à une bouche écharpe close

D'une main attentive  
à un sein trouble

D'une dent agile  
à une peau rêche

Il n'y a que l'espace d'un dégoût  
Désir trahi.

## *Les îles*

Lui      le long des voies de mémoire  
          sur les abîmes de l'aube  
          par les antichambres du doute

Elle     par les sentiers d'erreur  
          aux recoins des errances  
          débusque ses passions

Lui      court à l'ombre de lui-même  
          par-delà les miroirs

Elle     s'arrache à l'obscur limon  
          des foules

Ils      se rejoignent  
          un trop bref instant  
          l'espace d'un clignement d'oeil  
          d'une amorce de sourire  
          d'un éclat de désir

Lui      se replie à hauteur d'ennui

Elle     s'enroule en fuseau d'indifférence

## **Séquences molles**

Pourquoi ce retournement  
ce réveil abrupt?  
La tiédeur des nouveaux instants  
viendra bientôt se ficher en moi  
le temps m'empale, le temps m'empile  
séquences molles  
visqueuses  
s'agglutinent en amas de minutes

Pourquoi ce retournement  
ce réveil soudain?  
les sirops des matins gluants coulent  
sur mes paupières  
les gélatines de cervelle tremblottent  
dans leurs parois d'os  
Et les viscères n'ont pas encore  
envie de se tordre

Pourquoi ce sursaut  
hors des étreintes d'oubli?  
Je me renais, à force de lenteur.

## **Liminaires et prétextes 5**

Nous sommes les derniers espoirs de la  
poésie nous communiquons par voies de  
faits.

Denis Vanier

Sur des espoirs enfirouapés  
des révoltes écrapouties  
Bâtir un monde

Avec des mots-faussaires  
des paroles d'effraction  
Ecrire des chansons folles

Ecraser au bas des pages  
la pulpe fragile des mots  
et violer avec allégresse  
les pudeurs des surannées syntaxes

Etre Agresseur  
de la mitraille plein la gueule  
et vomir à longs traits  
les épluchures du coeur.

Les petits mots, tout petits mots  
vont et viennent  
entre les marges des parois d'attente

les petits mots, tout petits mots  
s'insèrent  
dans les filées du sens

les petits mots

ébranlent les charnières du réel  
corrodent les engrenages du refus  
souillent les parquets du respect  
attaquent en tapinois les tissages du temps

### ***Minutes des procès d'espoir***

Quelques poèmes antidatés  
présages de morts futures  
de naissances déchirantes

Quelques signaux dans le sombre  
dans les espaces intercalaires  
du doute persistant

Quelques avis donnés au vent  
jetés en pâture facile  
aux courants de haine

Brèves séquences d'autorité  
marquées au sceau d'impatience  
et d'inconfort tenace

les minutes des procès d'espoir  
iront gaver les dévoreurs de mots.

## **Complaintes de presque'amour**

En des temps de verglas  
Des pluies de vague froide  
le minimum des attentes précises  
des gestes anéantis

J'ai le goût de toi

Juste en bas de moi  
presque, mais presque hors de moi  
je retranche mon désir  
pour le découper  
en tranches d'illusion

J'ai le goût de toi

Mais je me livre à mes empêchements  
à la résistance de mes fibres têtues  
Un tissu de nerfs  
un réseau de muscles m'étreignent  
J'ai le dégoût de moi.

Dans les errances calmes  
dans les cris du petit matin  
par-delà les voix et les noms  
Je te cherche

A même ma chair à vif  
Dans mes replis d'espoir  
Je sonde

Dans l'attente de mes morts subites  
- elles sont fréquentes -  
je tisse mes pièges de désir  
je façonne des appâts surprenants

Si, de loin en loin  
par quelque hasard dérisoire  
Je te parviens  
Ce n'est que brève conjonction

Dans les flancs de l'espoir  
Dans les spasmes d'un désir feutré  
J'attends, j'attends.





## Abonnez-vous à la barre du jour:

Casier postal 131,  
Succursale Outremont,  
Québec, h2v 4m8

nom .....

adresse .....

.....

.....

Veuillez m'abonner à partir du numéro .....

6 numéros: \$10.00, à l'étranger: \$12.00.

abonnement

réabonnement

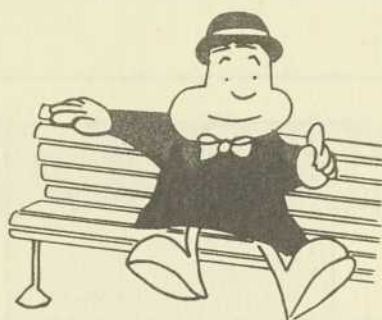
**Vous pouvez vous procurer les anciens numéros de la revue à demi-prix, avant le 31 janvier 1977. Encerclez les numéros que vous désirez recevoir:**

2	\$0.75	29.	\$2.00
3.4.5.	1.50	30.	2.00
6.	0.75	31.32	2.50
7.	0.75	33.	2.00
8.	0.75	34.	1.00
9.	1.00	35.36.37.	3.50
10.	1.00	38.	2.00
14.	1.00	39.40.41.	4.00
15.	1.00	42.	2.00
21.	2.00	43.	2.00
22.23.	2.50	44.	2.00
24.	2.00	45.	2.00
25.	2.00	46.47.48.49.	7.50
26.	1.00	50.	2.00
27.	2.00	51.	2.00
28.	2.00		

Complétez votre collection... Faites votre total, divisez-le par deux et faites parvenir votre chèque ou mandat-poste à:

**La barre du jour**

**LA REVUE  
PRISME  
NO 3  
DESSINS  
DE GREN,  
PIERRE, GRANE,  
BERNECHE**



disponible  
en librairie ou par la poste

Je désire recevoir les numéros suivants (\$ 1.00 chacun):

1      2      3

Un abonnement à la revue PRISME: \$ 3.00 pour quatre numéros  
(Québec et Canada); \$ 5.00 à l'étranger.

Mon abonnement débutera au numéro \_\_\_\_\_

Ci-jointe, la somme de \$ \_\_\_\_\_ à l'ordre de:

Les Éditions Phase, case postale 454,  
succursale Place d'Armes, Montréal, Québec H2Y 3H3.

nom: \_\_\_\_\_

adresse: \_\_\_\_\_

ville: \_\_\_\_\_ code: \_\_\_\_\_



**filles-commandos bandées**

josée yvon

*les herbes rouges*



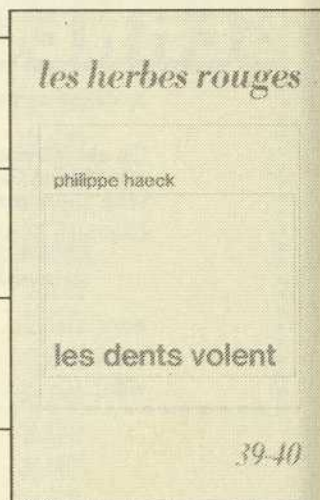
**d'un corps à l'autre**

andré roy



**l'appareil**

marcel labine et normand de bellefeuille



**les dents volent**

philippe haeck

*les herbes rouges*

**abonnement**

6 numéros, \$5.00, débutant au numéro

s.v.p. paiement à l'ordre de:

**les herbes rouges, c.p. 81, bureau "e",  
montréal, québec h2t 3a5**

nom

adresse

ville

# hobo québec

## ABONNEZ-VOUS

LIVRES CINÉMA  
MUSIQUES THÉÂT  
RE SCIENCE-FIC  
TION POÉSIE AN  
ALYSE JOURNAL  
D'HUMOUR QUOI



illustration de Bois, tirée de la revue *Prisme* no 1.

### ANCIENS NUMEROS

BÉRIES DISPONIBLES  
DES NOS. DÉJÀ PARUS:

1 à 30 (SAUF 5-7, ÉPUI  
SÉ), AU COÛT DE \$14.

DU ENCORE:

1 à 20 (TOUJOURS SAUF  
5-7) AU COÛT DE \$9.  
(FAIRE CHÈQUE OU MAN  
DAT AU NOM DU JOURNAL)

ABONNEMENT:  
NUMÉROS: CINQ DOLLARS  
FAIRE CHÈQUE OU MANDAT-POSTE  
(AU NOM DU JOURNAL)

journal d'écritures et d'images

c.p. 464, Succ. C  
Montréal H2L 4K4

Des textes de: Marie Bélisle, Hervé Bergeron,  
Denis Chassé, Pauline Harvey, Pierre Huet,  
Jano Saint-Pierre et Bernard Tanguay.

\$2.00

07 JAN 1977